

POLICE MAGAZINE

IMPRIMÉ EN FRANCE.

le panier aux rats



*Lire, pages 8 et 9,
le début de ces
sensationnelles
confessions
d'un ancien dé-
tenu de la mai-
son centrale
de Fontevault,
le nouveau
bagne.*



La double énigme

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — De passage à Singapore, le fameux détective français Vincent Crapotte s'intéresse à la solution de deux crimes également inexplicables. Kingcharles, un pharmacien métais, a tué un Chinois qui s'obstinait à épier sa boutique. Par ailleurs, un riche Australien, Josuah Sirmey, a été trouvé tué chez lui d'un coup de couteau ; mais le cadavre a disparu de la chambre mortuaire et, à la place, on a trouvé, tué de même, un Chinois habillé comme la victime de Kingcharles. Un moment, Crapotte a suspecté Franck Devenpole, le fils du Secrétaire de la colonie, que son père a exilé aux Nouvelles-Hébrides.

XI (1)

Où Crapotte déménage.

VINCENT CRAPOTTE n'aimait pas vivre sur un doute. L'Hindou lui avait dit tout de suite que sa supposition d'un instant était une folie, mais, pour mettre sa conscience de détective à l'abri de tout regret, il fallait être sûr que Franck Devenpole n'était pas revenu dans les États Malais.

Il avait bien pensé que le plus simple et le plus rapide serait de télégraphier aux Nouvelles Hébrides, afin de savoir si le jeune homme s'y trouvait encore. Par

(1) Voir nos 434 à 440.

Josuah Sirmey l'avait emmené au tripot.

malheur, il devrait s'adresser à la police. La question ne pouvait être tenue secrète : elle ferait jaser tout Singapore. Son enquête perdrait donc le bénéfice de l'ombre...

De plus, si la chose arrivait aux oreilles du gouverneur ou du Colonial Secretary, il courait le risque d'être bel et bien expulsé. Alors, adieu l'énigme des Chinois devant la boutique Kingcharles ! Adieu l'espoir de trouver l'assassin de Josuah, et — il faut bien le dire — celui de toucher la prime importante !

Il s'attachait tout d'abord à savoir pourquoi Franck avait été envoyé aux Hébrides, et ce qu'il y faisait. Peut-être était-il tout simplement dans l'Administration et commençait-il la carrière paternelle.

Ce fut encore le consul qui le renseigna. Josuah Sirmey l'avait emmené au tripot. Il avait perdu sur parole une très grosse somme qu'il n'aurait pas pu rembourser. On disait du reste que l'Australien l'avait préalablement enivré et la chose avait paru d'autant plus extraordinaire que Franck était travailleur, possédait ses diplômes d'ingénieur, qu'il ne buvait jamais, et s'était fiancé à la plus charmante jeune fille des Straits.

Sir Devenpole avait été impitoyable. Non qu'il ne pût pardonner une faute qui était la première, mais il jugeait que l'éloignement seul préserverait son fils des tentations.

« Il est clair que Josuah poursuivait un but, se dit Crapotte. L'individu ne m'était déjà pas sympathique... Le fait d'avoir fait boire sa victime en dit long... Quel est ce but ? Encore un point d'interrogation... »

Les journaux ne lui avaient rien appris. Ils se passionnaient pour l'affaire Sirmey-Chinois, mais aucun d'eux ne pensait à

établir un rapprochement avec l'assassinat de la pharmacie Kingcharles. Crapotte respira. La coïncidence du chapeau à ruban jaune n'avait retenu aucune attention.

Il se rendit alors à la Central Police Station.

— Avez-vous les noms de tous les passagers qui débarquent à Singapore, Penang et autres ports ? demanda-t-il. Et de ceux qui arrivent par le chemin de fer du Siam ?

— Nous centralisons tout. Je voudrais parcourir ces listes... Je suppose qu'elles ne comprennent pas seulement les étrangers, mais aussi les Anglais et les sujets britanniques.

— Vous les trouverez sur des listes spéciales.

Un matelot, pieds nus, les lui apporta dans un petit bureau qui n'avait pour ornements que les portraits en chromolythographie de la reine Victoria et d'Edouard VII.

Il cherchait par acquit de conscience. Il ne trouva rien. Les précautions d'Edith avaient été bien prises.

« Ragni a raison de se traiter de fou, se dit le détective en quittant la police des passeports. Je suis heureux pour Devenpole que son fils ne puisse pas être mêlé à tout ceci. Grâce aux témoignages recueillis à propos de ses relations avec Josuah, il aurait eu quelque peine à s'en tirer. Il n'en reste pas moins qu'un jeune homme, sans doute anglais, a rendu visite à Sirmey entre dix heures et dix heures et demie... Et que je ne trouve pas cet olibrius. Faudra voir. »

Il repassa par South Bridge Road. Plus de Chinois devant la pharmacie... Des camelots. Et jamais les mêmes. A l'intérieur du magasin, il aperçut

Ses bureaux se trouvent place Raffles, la place dont Singapore est si fière.

James qui se regardait dans le miroir. »

« Au bout de vingt pas, Crapotte revint. « Pourtant, je suis sûr que cette boutique cache un mystère, sapristi !... Je le découvrirai, ou j'y perdrai mon nom. »

Il acheta des poupées qui représentaient des danseuses, et des guerriers farouches dont les hallebardes, taillées dans du fer-blanc, portaient, en creux, la marque d'un lait condensé.

Il rentra finalement à l'hôtel Adelphi, n'ayant rien remarqué d'intéressant.

Sur sa table, il avisa un petit papier. « Tiens !... Une communication à la machine à écrire. »

Monsieur Crapotte se mêle de choses qui ne le regardent pas. C'est manquer de prudence.

Il demeura bouche bée, se tourna vers la porte de la chambre, qui ne se fermait pas, se dit qu'on pourrait chaque nuit lui jouer de bien mauvais tours. Il sortit sur le balcon couloir. Le boy attendait, assis sur les talons.

C'était un Chinois.

« Je file d'ici, pensa Crapotte. La bande est au courant de mon enquête. Quel est l'imbécile qui aura parlé ?... Dans la boutique de Kingcharles, j'avais pourtant pris la précaution de me faire passer pour un maître d'hôtel suisse... »

Deux heures plus tard, il s'installait au Raffles.

« Si les domestiques de l'Adelphi étaient du complot, se dit-il, il n'y avait là qu'un hasard. Ici je serai tranquille. »



Le lendemain, en revenant de sa tournée matinale, il trouva sur sa table un billet tapé à la machine et rédigé en anglais.

Il lut avec stupeur :

Pourquoi changer de domicile? Le seul parti prudent est de ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

Il ne coucha qu'une seule nuit au Raffles. Ce fut l'Europe qui le reçut.

« Après celui-ci, pensa-t-il, j'aurai fini la tournée des grands hôtels. Je devrai me rabattre sur les auberges indigènes. »

Ce qui lui fit faire la grimace.

Deux jours durant, il épia sa chambre. Si l'on voulait lui adresser une menace, il surprendrait le messager ; il tiendrait un chaînon. Alors on ritait !...

Mais il ne pinça personne. Sans doute les complices manquaient-ils à l'hôtel de l'Europe.

Et il avait perdu deux jours.

Il repartit donc. Les journaux énervaient l'opinion et ne ménageaient pas la police. Le Club se démenait. Pensez ! Un bienfaiteur comme Sirmey méritait du tapage !

Tout Singapore se passionnait pour le mystère. Où était le corps de l'Australien ? Pour quel motif l'avait-on enlevé ? Qu'en avait-on fait ? Les Anglais attendaient des révélations qui éclipsaient toutes les histoires des bandits de Chicago. Ils réclamaient à grands cris l'arrivée, même par avion, des détectives de Scotland Yard.

Crapotte haussait les épaules en entendant les propos tenus dans les bars, entre les gin-vermouth et les whisky-sodas.

Il rentra sans autre nouvelle et, sur sa table, il trouva cet avertissement :

M. Crapotte ne s'étonnera pas d'être tué s'il continue à se mêler de ce qui ne le regarde pas.

« Mais, bon sang ! je ne me mêle de rien ! Puisque je ne trouve rien ! » s'écria-t-il avec rage.

Il mit le nez hors de la chambre. Tranquillement, un Chinois, assis sur les talons, nettoyait une paire de chaussures...

« Zut !... Il faut tout de même que je dorme quelque part ! »

Et il partit pour l'évêché, demeure française qui l'accueillerait peut-être.

Il rencontra le vicair général. Comme tout le clergé européen des Etats malais, il appartenait aux Missions Etrangères de Paris. Crapotte lui raconta ses avatars, ce qui fit bien rire le vieux prêtre.

« C'est vrai, pourtant, que vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas ! »

« Si c'est comme ça que vous me consolez et que vous tendez une perche évangélique ! »

« Mais je ne veux pas la mort du pêcheur... pas même celle du curieux. J'en parlerai à Monseigneur dès qu'il rentrera. Il y a une chambre vide à la cure... C'est l'autre bâtiment, dans le jardin... Je pense qu'il vous autorisera à y demeurer... Les portes ferment à clef. »

« Louanges à Dieu !... »

« Et, parmi les domestiques, il n'y a pas de Chinois. Tous sont Hindous. »

« Grâce soient aussi rendues à l'émigration indienne ! »

Une heure plus tard, il déchantait. Un missionnaire arrivait de France, et, pour deux mois, il demeurerait à Singapore. La chambre n'était plus libre.

Le vieux prêtre le lui apprit d'un air ennuyé. Visiblement, il craignait pour son compatriote.

« Voyons !... Voyons !... Il faut tout de même trouver quelque chose. A l'hôtel, cela va faire un drame de plus, tout simplement... Ah ! je crois avoir une idée. Le consul de Belgique. Un de nos grands amis. Hospitalier... Il occupe une situation commerciale importante. Il sera heureux de vous accueillir... »

« Je ne le connais pas... Mais si, au fait, je le connais ! Je lui ai été présenté à la fête que Sir Devenpole donnait pour le Duperré. »

« Voyez comme tout s'arrange. Un coup de téléphone lui annonce notre arrivée et nous partons. Ses bureaux se trouvent place Raffles. Vous connaissez ?... La place dont Singapore est si fière, parce qu'elle a des banques, de grands magasins et plus rien d'indigène... »

Un taxi les y conduisit en dix minutes.

Après avoir raconté son aventure, Crapotte retourna à l'hôtel et boucla sa malle, une fois de plus. Chez M. Duthoy, consul de Belgique, originaire de Liège, il ne trouverait que des serviteurs malais. Naturellement, la villa était perchée sur les collines, dans les environs de Tank Road. Duthoy vint le chercher en sortant de ses bureaux. Il le présenta à sa femme, puis à sa fille, qui avait pour elle vingt-trois ans, une belle chevelure blonde, de grands yeux bleus, un visage réfléchi et un accent wallon chantant...

« Juliette ne veut pas épouser un Anglais, expliqua Duthoy pour excuser la jolie jeune fille de coiffer bientôt Sainte Catherine. »

Crapotte perdit du temps. Il ne savait de quel côté se tourner. Le fait d'être repéré par la bande inconnue ne pouvait l'émouvoir. Dans sa carrière de détective, il en avait vu d'autres ! Mais il devrait travailler avec l'idée qu'on l'épiait. Tout Chinois lui deviendrait suspect. Il n'arriverait à un

Sur sa table, il avisa un petit papier. →

résultat que s'il pouvait encore agir secrètement.

Il songea tout de suite à se faire une tête, à changer son allure.

« Il n'y a plus d'erreur. C'est bien la bande qui surveillait la boutique King-charles qui a tué Sirmey et l'autre Chinois, se dit-il. Il était superflu d'écrire aux Nouvelles-Hébrides pour demander — malgré mes recherches aux passeports — si Franck Devenpole s'y trouve encore. Je n'aurai pas la réponse avant deux mois, et elle est devenue bien inutile. Le jeune homme en question n'est pas Franck. Qui plus est, le jeune homme n'est pas en cause. Josuah fut tué entre onze heures et demie et minuit. Voilà tout ce qu'il faut en retenir... Le Chinois qu'on a tué le lendemain génaît des complices... Mais comment apprendre ce que les individus au ruban jaune avaient de commun avec cet Australien spéculateur joueur et buveur ? »

Lorsqu'il descendit au salon, Juliette y arrangeait des fleurs avec un goût averti et une heureuse conception des teintes.

« Votre présence parmi nous nous apportera la joie française qui manque ici, dit-elle. Quant à des Belges, il n'y en a pas. — Mademoiselle, je crains de vous importuner. »

Il admirait la franchise de ce regard et l'énergie qui caractérisait cet agréable visage.

« Je vous connais depuis longtemps, reprit-elle en se tournant vers lui, chargée de grappes roses de honolulu. J'ai suivi dans les journaux le récit de vos précédentes victoires... Vous avez adopté, par plaisir, puisqu'on vous dit assez riche (je répète les paroles des journaux), un métier où vous risquez votre vie... »

« Moins souvent que vous le croyez, mademoiselle. »

« J'aime le cran. Ce n'est pas que j'aie le culte de tous les Anglais d'ici, et d'ailleurs, pour tout ce qui est l'histoire policière. Au cinéma, les films de détective m'ont souvent ennuyée. J'aime le courage et l'intelligence, non pas sur l'écran, avec son truquage, ni dans les romans, avec leurs inventions, mais dans la vie réelle autour de moi... »

« Du reste, appuya Crapotte, vous avez l'air de vous y connaître, en volonté et en décision. »

Elle sourit.

« J'ai quelques jolies chasses à mon actif. Dans le fumoir, vous verrez les dépouilles de plusieurs tigres. C'est moi qui les ai abattus. Quand mon père en tue un, il donne la peau à ses amis de Belgique. Moi, je garde mes trophées... »

Elle rit plus franchement.

« J'ai l'instinct propriétaire... C'est pour cela qu'il vaut mieux rester vieille fille. »

Elle finit d'arranger les fleurs dans une grande potiche chinoise, puis elle vint s'asseoir.

« Installez-vous, monsieur... Une cigarette ?... Racontez-moi en détail ce que vous faites à Singapore... Papa m'a dit seulement que votre vie était en danger dans les hôtels. Cela ne me suffit pas... »

Crapotte éprouvait un charme reposant à se confier à cette jeune fille. Il parlait français ! Il se sentait presque en Europe, et dans un intérieur accueillant, frais de température, chaud d'amitié naissante !

Il trouva délassant, et encourageant, de raconter tout ce qui le hantait depuis plusieurs jours.

Juliette lui avait dit :

« Bien entendu, ce que vous me confierez sera un secret entre nous. Mon père même ne le saura pas. »

« Pour cent raisons, mademoiselle, c'est sans doute mieux ainsi. »

Elle l'écoutait, les lèvres entr'ouvertes, les dents serrées. Des dents petites et mates, d'un ivoire rare... Vincent remarqua que les sourcils et les cils étaient plus sombres que les cheveux et, lorsque la jeune fille baissait à demi les paupières, cela donnait à son regard quelque chose de concentré, de profond, qui devenait émouvant.

Lorsqu'il eut fini le récit compliqué de l'affaire Kingcharles-Sirmey, elle ne répondit pas. Ce silence dura plusieurs minutes.

Crapotte admirait la jeune fille et se demandait comment aucun Anglais n'avait au moins essayé de la conquérir.

« Car, lorsqu'on veut bien quelque chose, on le peut, pensait-il. Il n'y a pas de nationalité qui tienne ! »

Juliette jouait avec un bracelet siamois, en argent, qui était tout l'ornement de son bras nu.

« Votre tâche paraît bien difficile, dit-elle tout à coup. »

« Je ne me le dissimule pas. »

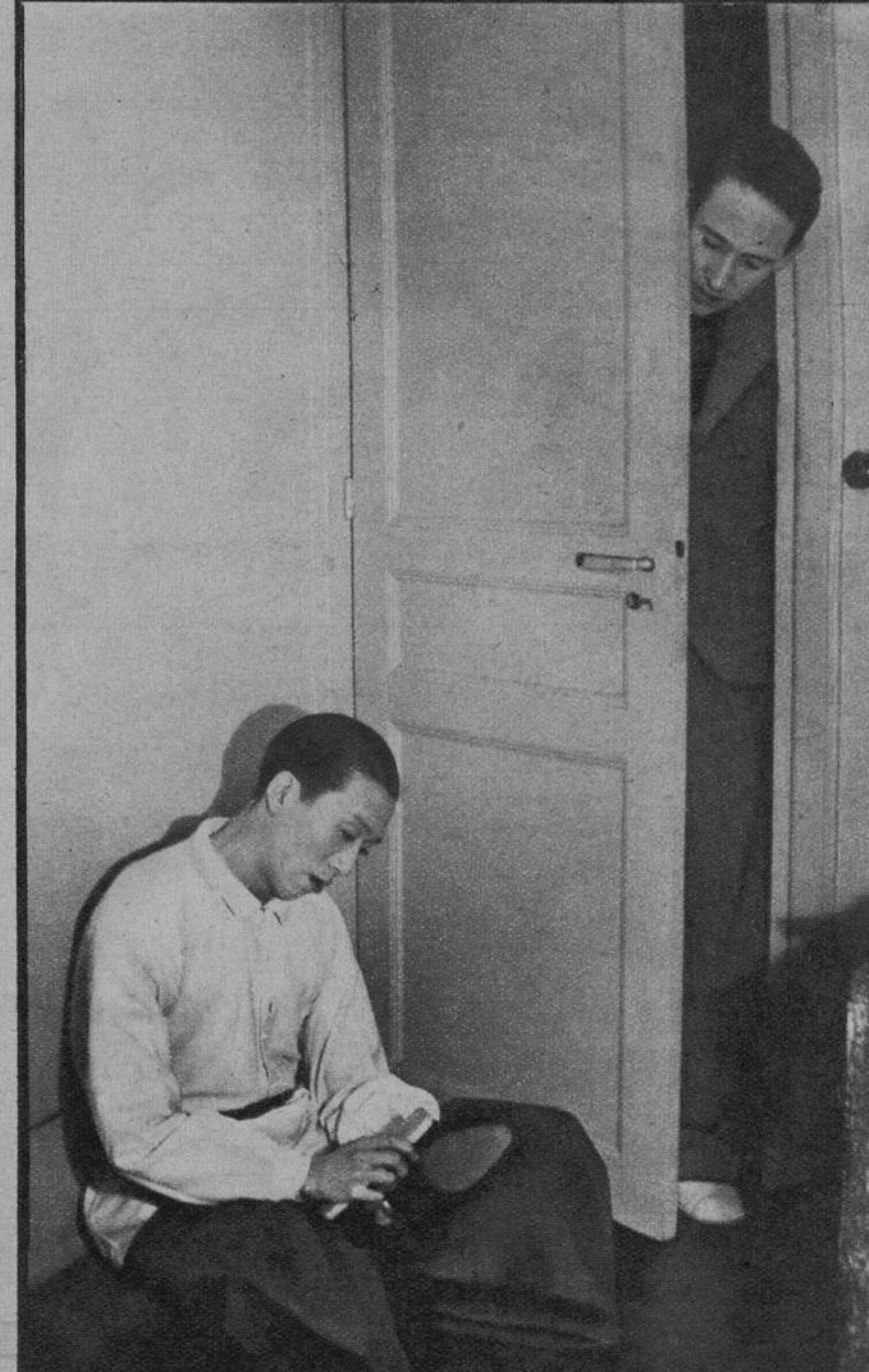
« Le fait d'être connu, épié, la rend presque impossible... D'une part, vous avez perdu une piste... au surplus inadmissible. »

« Celle qui aboutissait à Franck Devenpole. J'ai voulu simplement m'assurer... par acquit de conscience... »

« Et puis, vous ne pouviez pas connaître, apprécier les Devenpole. Franck est un garçon de mérite, incapable d'une mauvaise action. »

« Pourtant... »

« Je n'ai pas dit : vilaine action... Je note la différence... Dans son cas, tout est tellement incroyable qu'on ne sait que supposer. »



Il mit le nez hors de la chambre. Tranquillement, un Chinois, assis sur ses talons, nettoyait une paire de chaussures.

— Un entraînement criminel. Mais alors, ne pouvait-il pas, en un sursaut d'indignation, aller demander réparation à celui qui avait voulu le perdre ?

— Votre raisonnement est juste. Toutefois, d'une part, Franck est aux Nouvelles-Hébrides ; d'autre part, vous le dites vous-même, le jeune homme qui se cachait est venu une heure trop tôt chez cet homme pour servir utilement votre enquête... Si vous aviez mieux connu les Devenpole, vous auriez rejeté tout soupçon. Le père est le modèle de l'Anglais strict, féru de son devoir et de son honneur. Il mérite de devenir gouverneur d'une grande colonie. Quant à sa femme, nous la considérons tous comme une perfection. Le dévouement, la bonté, avec la grâce et le sourire.

— Je l'ai appréciée.
— Donc, vous rayez Devenpole... Ne croyez-vous pas que la pharmacie de Kingcharles soit à présent le nœud de votre énigme ?

— Je le pense, mademoiselle, mais il m'est impossible de bien travailler de ce côté-là. D'abord, il n'y a plus de surveillance visible. Enfin, comme vous le dites, je suis brûlé. En admettant qu'il ne m'advienne rien de fâcheux, il est certain que, dès mon arrivée, les espions me céderont la place. De chasseur, je deviens gibier. De suiveur, filé... Pour un détective, ce n'est pas drôle... Oh ! j'ai bien l'intention de mettre à profit un petit talent de maquillage et de camouflage. Mais ce qu'on emporte en voyage est bientôt épuisé.

— A moins que le costume chinois.
— C'est difficile. Les matins s'y connaissent.

— Ils ont des raisons !...
— Vous voyez devant vous un détective perplexe.

— Elle avança la tête d'un air décidé qui lui allait admirablement.

— Et si je vous secondais ? dit-elle.
— Mademoiselle !... Vous ?... Vous n'y pensez pas !...

— Au contraire.
— Elle éclata de rire.

— Vous oubliez, monsieur Crapotte, que je suis presque une vieille fille. A mon âge, on fait un peu sa volonté... Tout seul, vous ne pouvez continuer votre enquête. Au contraire, votre rôle pourrait souvent se borner à emmener l'ennemi sur vos traces.

— Et vous ?
— Moi ? dit-elle avec le plus grand naturel. Je surveillerai la pharmacie Kingcharles, seul point où vous ayez quelque chance de saisir le bout du fil qui vous mènera jusqu'à la vérité...
Il se leva, très agité.

— Je ne puis, mademoiselle ! Il me semble que c'est abuser de l'hospitalité que vos parents m'offrent avec une telle bonne grâce.

— Elle se leva aussi, vint à lui, la main tendue.

— *Shake my hand*, dit-elle. Vous mourez d'envie d'accepter.

Il éclata de rire.

— C'est vrai...
— Alors, conclu ?...

— Conclu ! dit-il en prenant la petite main.

Il fut étonné de la sentir ferme, serrant fort. Une main toute mignonne, mais que le sport avait formée selon ses exigences.

Lorsqu'il remonta dans sa chambre, il se sentait plus heureux et plein de confiance.

Il s'accouda au balcon et, regardant, plus bas, les jardins du quartier anglais, la ville touffue, et, au loin, la mer pâle :

« C'est égal, murmura-t-il, voilà une histoire qui avait l'air de vouloir se dérouler sans femme. Il faut croire que Dieu ne le permet pas. »

XII

Il est de nouveau question de Franck Devenpole.

Le public s'impatientait de plus en plus. Le Club menait grand tapage contre les inspecteurs qui ne trouvaient rien ; les journaux en profitaient pour accuser le Gouvernement. Comme plusieurs étaient tenus par des Eurasiens, voire des indigènes, ils ne manquaient pas de mettre en défaut les représentants de l'Angleterre. De Kingcharles, il n'était jamais question.

Tandis que Crapotte, maintenant secondé par Juliette Duthoy, n'espérait la lumière que de ce côté, les reporters s'appesantissaient sur le mystère de la villa Sirmey. Où avait-on caché le corps du propriétaire, et dans quel but l'avait-on enlevé ? Pourquoi le meurtre d'un Chinois dans la chambre mortuaire ?



Juliette le relayait. Les espions de la bande supposée ne pouvaient s'en méfier.

Autant de questions que Crapotte lui-même se posait en vain. Mais, tandis que les inspecteurs, pour les résoudre, multipliaient les recherches autour de la villa, laissaient des agents en permanence, fouillaient tous ceux qui s'y présentaient (et qui n'étaient le plus souvent que des fournisseurs inquiets qui tâchaient de faire régler des factures). Crapotte ne montait plus à Tank Road. Il devinait que, de ce côté, le meurtre du Chinois avait clôturé le drame.

Il aurait voulu compléter ses renseignements sur Josuah Sirmey, mais on ne savait rien — chose admissible, car l'homme semblait avoir une existence bien cachée. Ou bien les Européens ne voulaient rien dire, afin de conserver leur prestige intact auprès des indigènes... S'il avait pu savoir au moins quel était le correspondant secret qui se faisait adresser des dépêches chiffrées dans une maison lointaine et vide...

Devant la pharmacie Kingcharles, plus de Chinois en canotier jaune. Des camelots, des vieillards, des passants.

Toujours des Célestes. Mais, à Singapore, sur cinq promeneurs, il y en avait quatre.

Crapotte se grimaça. Il le faisait avec tant de soin et de talent qu'il aurait pu bousculer le chef de la police sans être reconnu. Mais, s'il passait fréquemment devant la pharmacie, il ne s'y arrêtait guère. Il regardait autour de lui, attendait un autobus, se laissait harponner par un marchand de curios, tâchait de découvrir la chose incroyable : un intérêt quelconque dans cette boutique où un polard idiot s'admirait dans un miroir, tout le temps qu'il ne servait pas la clientèle. Il regardait aussi ceux qui l'entouraient, sans toutefois rien remarquer de sensationnel. Sous peine d'être soupçonné et reconnu, il ne pouvait plus filer un Chinois. Il fallait faire une découverte sur place ou renoncer à déchiffrer l'énigme.

Juliette le relayait. Les espions de la bande supposée ne pouvaient s'en méfier. Toutes les jeunes femmes de Singapore, qui ne circulent qu'en automobile et en poussee de première classe, flânaient pourtant à pied sous les arcades de South Bridge Road, pour le plaisir de coudoyer les étrangers et de courir les boutiques d'exotisme.

Ce travail concerté leur semblait une sorte de complot. Ils n'en parlaient pas

devant les parents et prenaient plaisir à bavarder seuls, même pour se communiquer de mutuelles déceptions.

— Rien encore, soupirait Juliette. Singapore n'est pas si grand. Vous avez bien une idée...

— Plusieurs ! Entre elles, que choisir ? Je me méfie de Josuah.

— Ce n'est plus nécessaire, puisqu'il est mort.

— Je veux dire que je ne le tiens pas en haute estime. D'autre part, je crois avoir affaire à une bande organisée. Un Chinois mort est remplacé par un autre. Et de deux. Admettons que ce deuxième soit précisément celui qu'on a retrouvé, mort, sur le lit de Josuah. D'autres me font parvenir à trois reprises des menaces. Donc, bande !... Bande organisée !... Que fait Josuah au bout de cette affaire ?... Victime ? Complice ?... Je doute de tout, à présent !... A propos, mademoiselle, j'ai déniché tout à l'heure, chez un bric à brac des quartiers malais, quelques pièces d'un costume d'Afghan.

— Tous les Afghans sont usuriers.

— Quel inconvénient ?

— Elle riait à pleine gorge.

— Pauvre papa !... Si l'on vous voit sortir de chez nous, on va le croire perdu de dettes.

(A suivre.)

EDMOND ROMAZIÈRES.

Petites Alliées Félonnes

M^{me} Le Roux-Baron, propriétaire d'un bar-dégustation à Brest, 66, rue Louis-Pasteur, a cru à tort qu'elle pouvait se considérer comme risée dans un article que nous avons publié en notre numéro du 16 avril dernier sous ce titre *Petites Alliées Félonnes*.

M^{me} Le Roux-Baron est une honnête commerçante de Brest dont le fils a fait six ans dans la marine militaire et qui considère, nous affirme-t-elle, les marins venant consommer chez elle, comme de grands enfants à qui elle « donne des conseils de maman ». Elle nous prie de déclarer aux parents des jeunes marins lâchés seuls dans nos ports « qu'il n'y a pas que des bouges à Brest ». Nous le faisons bien volontiers.

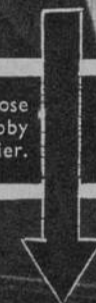
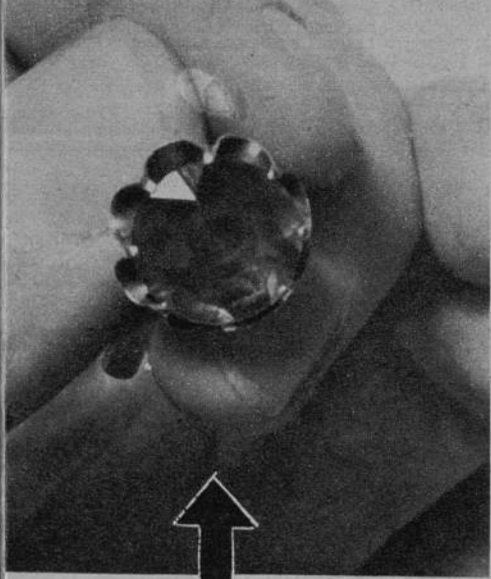


Une belle chevelure blonde, de grands yeux bleus...

MAGES D'UN DRAME

Nos lecteurs ont sous les yeux tous les éléments d'un problème policier qu'ils peuvent résoudre par leurs propres moyens. Si, cependant, ils n'arrivaient pas à découvrir la vérité, qu'ils lisent la solution page 15.

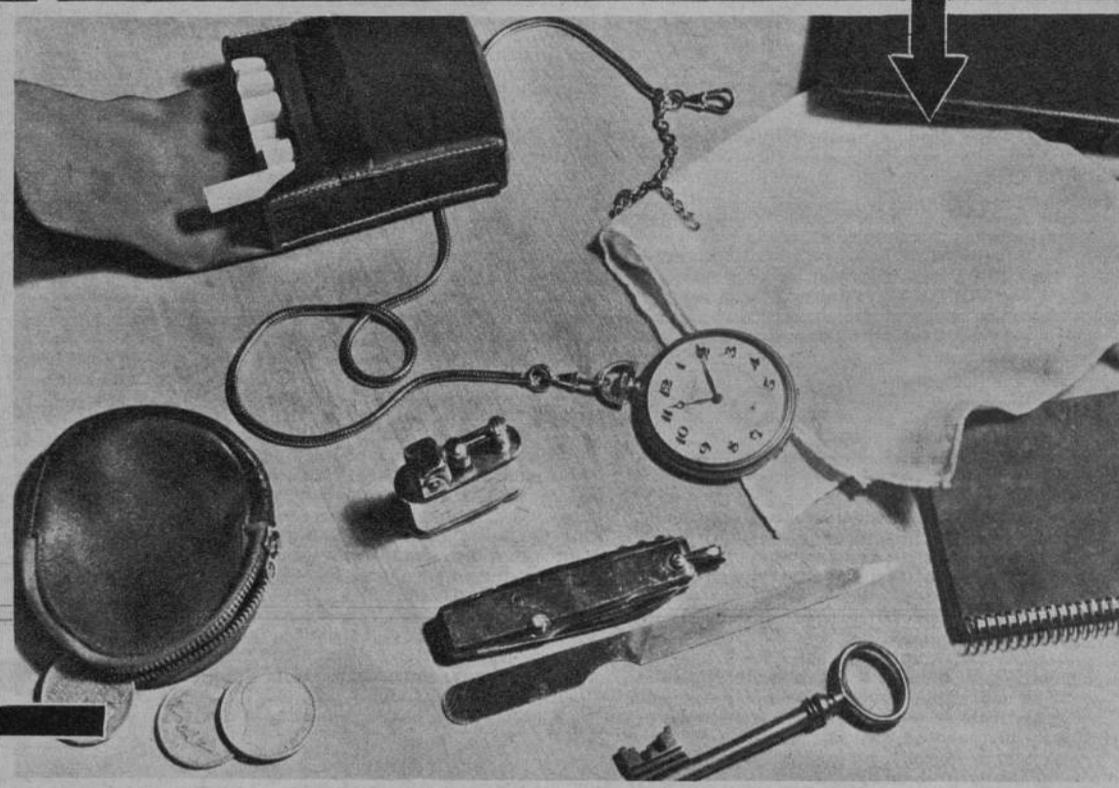
RIEN Q'UNE FLEUR!



— Il reçut cet après-midi-là trois amis que j'ai interrogés. Ce sont Waterstone, Rose et Gordon. Ils prétendent avoir passé un après-midi agréable chez votre ami Snobby et l'avoir quitté ensemble. Ils ont ensuite des alibis, difficiles d'ailleurs à vérifier.

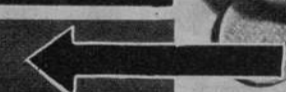
Accidentellement blessé, le détective Murdstone a dû confier une enquête à son collaborateur Black. Celui-ci, qui « n'avance pas », rend compte de ses démarches à son chef.
— Voici, patron, la photo, publiée par les journaux, du diamant « Amant bleuté » que le collectionneur Snobby, votre ami, acheta le jour où il fut tué. (En haut, à gauche.)

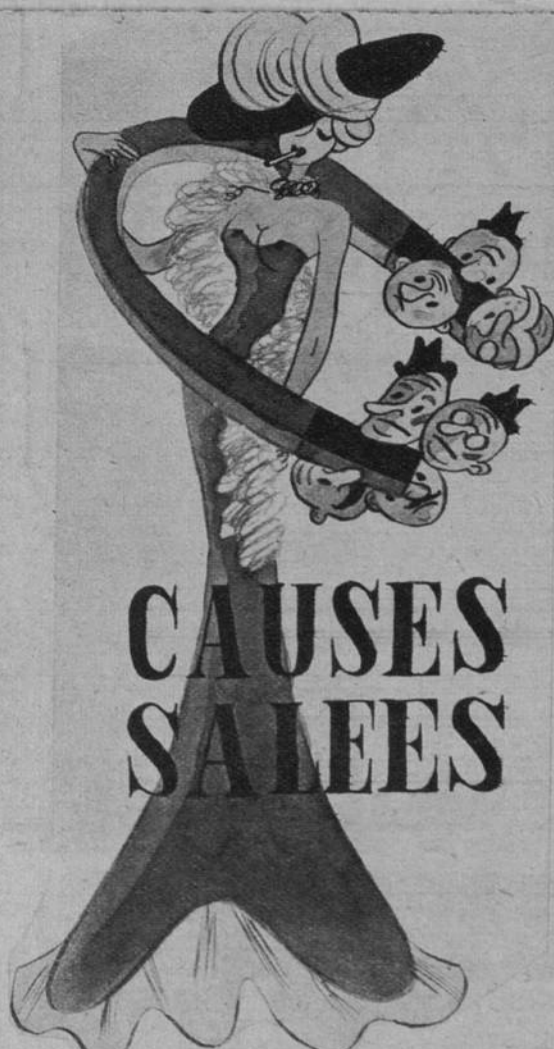
Et, après un silence, Black ajoute :
— Et voici la photographie de la victime frappée d'un coup de couteau. L'autopsie prouve que votre ami a survécu quelques instants à sa blessure.
— Bon ! Laissez-moi réfléchir, dit Murdstone gardant les documents.



— Est-ce tout ? demande Murdstone sèchement.
— Non, patron. Voilà tout ce qu'on a retrouvé dans les poches du mort.

Après avoir longuement médité, le détective appelle au téléphone son collaborateur.
— Avez-vous trouvé un stylo ou un crayon près du mort ?
— Non, patron.
— Alors, je connais l'assassin.





CAUSES SALES

Mlle Boule-de-Neige.

Il s'agit d'un drame passionnel. M^{me} V..., surpris par son mari avec une maîtresse, tira sur les coupables et blessa grièvement son mari.

Ce dernier, encore mal rétabli, assiste néanmoins à l'audience.

Interrogée par le président, l'accusée déclare ne rien regretter de son acte.

— Ce serait à refaire que je le referais, dit-elle.

— Vous regrettez donc de n'avoir pas tué votre mari ?

— Oh ! cela, non... Je regrette simplement d'avoir raté cette femme... Car j'ai su depuis ce qu'elle était... et, quand vous le saurez vous-même... D'ailleurs, vous serez vite éclairé, monsieur le président. J'ai fait citer des témoins qui vous éclaireront sur cette spécialiste.

Les témoins défilent et nous apprenons, en effet, que la maîtresse du mari blessé faisait métier de ces concubinages.

Un homme d'une quarantaine d'années est à la barre et précise :

— On ne devrait pas dire : concubinage, mais cocubinage.

« M^{lle} P..., qui provoqua le drame, est employée dans une agence de filatures. Elle sait quand une femme trompe son mari. Elle se rend alors chez le mari berné et lui propose de se venger avec elle. Cela lui rapporte bien. Elle m'a eu comme cela de vingt louis... »

Quatre autres maris bernés, ou amants trompés, se succèdent à la barre. Eux aussi ont eu affaire à la consolatrice de cocus.

Cette dernière, appelée à son tour, reconnaît les faits.

— J'aime l'aventure, dit-elle, et je ne vois pas ce que l'on pourrait me reprocher... Et puis, je travaillais un peu pour mes patrons qui ont toujours été si gentils... Je leur dois bien ça...

— Qu'appellez-vous : travailler pour vos patrons ? demande le président.

— Mais, chaque fois que je me donnais à un mari bafoué... j'entrais dans son intimité... Il me signalait alors les ménages amis qui branlaient dans le manche... J'en faisais des clients possibles. A l'agence, on m'avait même donné un surnom amusant pour cela, on m'appelait : Boule-de-Neige.

Hélas ! pourquoi M^{me} V... a-t-elle dramatisé une situation simplement comique au fond ?

M^{lle} P... déclare que cela lui fera beaucoup de tort et qu'on n'a pas le droit d'empêcher les gens de gagner leur vie comme ils l'entendent, du moment que c'est honnêtement.

Pour peu, cette jeune femme cynique demanderait des dommages et intérêts à M^{me} V...

— Et puis, insiste M^{lle} P..., c'était à

elle moins qu'à une autre de faire du scandale... C'est elle qui avait commencé par couffier son mari... Moi, je ne suis jamais là que pour la vengeance...

M. V... paraît à la barre. Ce mari, qui a échappé par miracle à un drame passionnel, semble d'une tristesse tout de même excessive.

— J'ai été de désillusions en désillusions, dit-il avec des gestes de tragédien... Je croyais ma femme incapable de me tromper... et je l'ai surprise avec un officier-aviateur... J'ai cru ensuite à l'amour de M^{lle} P... J'apprends maintenant que c'est une spécialiste des maris trompés... Je pensais que ma femme, que j'aime toujours, tenterait de se faire pardonner... Elle a voulu me tuer !

Mais c'est un cri de femme : — Ce n'est pas une preuve d'amour, ça ? Cette question a été posée par M^{me} V... à son mari.

Le visage de ce dernier se détend... Mais oui, après tout... Sa femme a voulu le tuer, donc elle l'aime... Elle a dit tout à l'heure qu'elle recommencerait... donc elle est folle de lui.

— Tu as bien fait de parler, riposte le mari... Maintenant, je me moque de tout. Constatant cette réconciliation, M^{lle} P... soupire :

— Et c'est encore grâce à moi, ce replâtrage !

— Attendez donc, mademoiselle, ironise le président, on va vous décorer.

Devant cette réconciliation, le tribunal se montre compatissant et acquitte M^{me} V...

La doctoresse était trop jolie.

Comte José-Fernand-Henri de Sommeport les Chartrettes ! Avec un nom comme cela, « un nom qui ne déçoit », disent les titis, peut-on être inculpé dans une affaire de meurtres et de vol ?

C'est pourtant le cas du gentleman aux tempes grisonnantes dont on fait ici le procès.

Le comte est accusé de s'être livré, dans le cabinet d'une gentille doctoresse, à des gestes que la morale réprouve et de s'être enfui ensuite en emportant un presse-papier en bronze et le sac à main d'une cliente.

Au cours de son interrogatoire, notre inculpé titré fait la déclaration suivante, qui succède à trois petits saluts destinés à l'« honorable société » :

— Je suis la victime malheureuse d'une série de circonstances. D'abord, c'est une question de foie.

— De bonne foi ? croit comprendre l'avocat de la partie adverse.

— Non, non, de foie... I... o... i... e... J'ai le foie malade. Je ne savais plus à quel saint me vouer... Un matin, ma cousine Eglantine de Serpefeuille me donna le nom et l'adresse d'une doctoresse qui, selon ma parente, faisait des cures merveilleuses. Je me rendis aussitôt chez M^{lle} Sylvania, 46 bis, rue du Regard... Quel regard !...

— Quand je me présentai chez la femme de science, il y avait un monde fou. Je dus attendre pendant une heure et dix minutes. Enfin, mon tour arriva.

— J'entrai et, sans me regarder, la docto-

moi un effet de plus en plus troublant et qui, comment dire ? oui, qui m'embarrassait fort.

« La doctoresse comprenait. Elle s'écria avec son amusant accent scandinave : « Avez-vous fini de le faire exprès ?... Avez-vous fini de me menacer d'amour ?... Avouez, monsieur le président, que l'expression était délicieuse... »

« C'est à ce moment que j'ai perdu tout mon sang-froid. En me repoussant, la doctoresse plaquait ses mains, ses ravissantes menottes si fiévreuses sur mon corps. Je devenais fou. Vous savez le reste, monsieur le président : l'intervention d'une cliente très sportive, de la femme de chambre, de l'amant de la femme de chambre qui, par un curieux hasard, était agent de police... »

« Aujourd'hui, on me reproche d'avoir volé. C'est faux. Un comte de Sommeport n'est pas un voleur. On a trouvé un presse-papier en bronze dans la poche de mon veston... Je l'avais pris pour me défendre, je recevais des coups de tous côtés... Oui, j'avais également saisi le sac de la cliente sportive, mais c'était pour empêcher celle-ci de s'en servir pour me frapper sur la tête car il y avait dans ce sac un trousseau de clefs qui le transformait en redoutable arme offensive... En réalité, monsieur le président, je suis victime des circonstances. »

La doctoresse est appelée à la barre. C'est en effet une femme qui ne manque pas de sex-appeal.

M^{lle} Sylvania reconnaît avoir dit au comte : « Déshabillez-vous ». Elle le prenait en effet pour un autre client.

— Pourtant, ajoute le témoin, je me suis retirée pendant un bon moment dans un petit cabinet voisin pour permettre à cet inconnu de se rhabiller.

« Quand je suis revenue, il était toujours aussi nu. Je le retrouvai assis sur mon bureau et occupé à se sourire dans la glace. C'est à ce moment que j'ai tenté de le repousser, d'appeler... Il s'est jeté sur moi. Je ne criai pas tout d'abord pour ne point amener les autres clients, mais, quand ce demi-fou m'eut fait tomber sur mon divan je compris que cela devenait très sérieux et je poussai mon premier cri. »

Les autres témoins ne chargent pas trop l'inculpé. Personne ne croit au fond qu'il ait volé un presse-papier et le sac à main de la cliente sportive. On admet assez sa version, mais cela ne saurait faire pardonner ce que la petite femme de chambre appelle : « Une incorrection bien étonnante pour un homme du monde. »

L'agent apporte du nouveau. D'après sa déposition, le comte n'était pas « aussi nu que cela ». Il possédait un cache-sexe. Par contre, la doctoresse avait, elle la poitrine complètement nue. On fait revenir les autres témoins, on discute vivement la déposition de l'agent et l'on finit par comprendre que dans sa fureur érotique le comte déchira le corsage de la doctoresse et qu'à l'arrivée de la femme de chambre, de la cliente et de l'agent, il se servit, dans un geste de pudeur, dudit corsage pour cacher la partie la plus choquante de sa nudité.

La doctoresse obtient finalement le franc symbolique de dommages qu'elle réclamait.

Ésope amoureux.

En Cour d'appel. M. le conseiller rapporteur a, en quelques phrases, exposé les antécédents du nabot contrefait, chevelu, barbu et sale, qui occupe entre deux gaxes la « mauvaise place ».

— Origine nébuleuse. Sa mère l'aurait mis au monde dans la maison close d'Algérie où elle occupait l'emploi de « bonne à tout faire ». Non déclaré à l'état civil, ce qui déroute un peu, le jeune garçon est élevé dans le sérail. Il en sort pour courir le monde... Et c'est bientôt la colonie pénitentiaire, où il est incarcéré sous le nom de Jules-Albert Legrand-Dupetyt, nom qui semble lui avoir été donné par d'aimables plaisantins, attendu que nul registre de mairie ne porte trace d'une mention le concernant.

« Son existence depuis sa libération est une suite d'aventures sentimentales, burlesques et coupables. Je trouve parmi les pièces du dossier un carnet, sorte de journal intime de l'inculpé portant entre autres indications celles-ci : année 1929 : Bourgeoises mariées : 13 bonnes : 19 ; mode et couture : 9 ; étrangères : 5 ; simillivierges de bonne famille : 4 ; véritables : 1 (et encore)... Total : 21 756 fr. 25. »

« Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour rapprocher une telle nomenclature des notes laissées par un illustre malfaiteur de sinistre mémoire. Évidemment, l'homme qui se trouve en face de vous, messieurs, n'est pas accusé d'avoir, comme Landru, fait disparaître ses victimes après les avoir dévalisées, mais les moyens mis en œuvre par lui pour obtenir les faveurs de créatures faciles à subjuguier s'apparentent étroitement aux procédés de celui que l'on appela : l'ogre de Gambais. »

Présentement, Legrand-Dupetyt est à la tête de onze condamnations toutes pro-

noncées pour des motifs similaires. Escroqueries, abus de confiance, détournements, j'oserais presque dire : entôlage. Toutes ses victimes sont des femmes choisies, comme vous avez pu vous en rendre compte par la lecture d'un feuillet du calepin, dans les mondes les plus disparates.

« Vers le milieu du mois d'octobre 1936, l'inculpé errait lamentable et sans but sur le boulevard des Invalides. Il pleuvait, et les passants étaient rares. Soudain, comme il arrivait à l'angle de la rue de Varenne, Legrand-Dupetyt se trouva presque face à face avec une jeune femme qui sortait du musée Rodin. Charitable, cette personne contempla d'un œil apitoyé le triste hère et s'appêta à tirer de son sac une petite somme d'argent pour la mettre dans la main de celui qu'elle pouvait à bon droit prendre pour un mendiant. « Je vous remercie, fit alors ce dernier. Je vous remercie mille fois, madame... J'accepterais de bon cœur votre aumône si cela m'était possible... Mais, voyez comme c'est curieux, je n'ai jamais pu m'y faire. »

— Excusez-moi donc », reprit la passante, confuse... Et elle allait passer, lorsqu'elle se sentit retenue par la manche... « Je m'excuse à mon tour, poursuivit l'aventurier, mais, à défaut de secours, je puis accepter du travail. Connaissez-vous, par hasard, une besogne quelconque dont il me serait possible de m'accommoder ? »

« Je cite, messieurs, à peu près textuellement les paroles de Legrand-Dupetyt qui frappèrent, à juste titre, d'ailleurs celle à qui elles étaient adressées. Elle dévisagea plus à loisir son étrange interlocuteur et, après avoir un peu hésité, elle en vint à lui dire qu'elle faisait de la sculpture et cherchait éventuellement quelqu'un susceptible de lui poser un « Esope », le fabuliste antique. Vous pourriez peut-être, ajouta-t-elle, remplir les conditions. Si cela vous convient. Voici mon adresse. Je vous attendrai demain dans la matinée. »

« Legrand-Dupetyt fut exact. Il se déshabilla, revêtit le costume très léger que l'artiste tenait en réserve pour son personnage et l'accord se fit bientôt entre la jeune femme et son modèle. »

« Six ou huit séances se succédèrent alors, créant une certaine intimité, et même, semble-t-il, de la sympathie. M^{me} Clotilde H..., très gaie, a conservé de son passage à l'école des Beaux-Arts un penchant pour ce qu'on appelle les « joyusetés de rapins ». Son modèle s'en rendit probablement compte. Il força rapidement la note, si bien qu'un jour ce fut le sans-gêne le plus complet qui fut la règle de ses moindres actions... »

« Ici, messieurs, se place un incident que je crois indispensable de noter, poursuit le rapporteur avec un rien d'embarras. Dans la matinée du 28 octobre, Legrand-Dupetyt arriva en avance à l'atelier de l'artiste. M^{me} H... était encore couchée dans l'alcôve... « Ne vous dérangez pas, fit-il, je vais vous faire une surprise. » Sur quoi, s'étant déshabillé, il arriva devant la jeune femme dans le costume du premier homme, la feuille de vigne symbolique étant remplacée par son chapeau mystérieusement maintenu en bonne place par un procédé qu'il est inutile de décrire. »

M^{me} H..., en « bonne fille », s'égaya beaucoup, mais elle devait bientôt déchanter devant les agissements de son modèle qui, s'étant jeté sur le lit, exigea aussitôt une reddition complète, avec des menaces si violentes que la malheureuse dut implorer la pitié et promettre une somme de trois mille francs pour être enfin délivrée de l'étreinte du misérable. »

« Nanti de l'argent, inutile de dire que l'inculpé s'empressa de prendre la porte. On devait, sur la plainte de la victime, l'arrêter le soir même dans une brasserie de femmes où il dépensait en beuveries et en fredaines les fonds si astucieusement extorqués. »

« J'ajouterais que les aveux du coupable ont été enregistrés, que la peine de treize mois de prison prononcée par les premiers juges ne me semble pas exagérée, et je conclus à la confirmation pure et simple de la condamnation susdite. »

L'avocat de Legrand-Dupetyt n'ayant pu faire mieux que d'implorer la clémence de la cour en invoquant l'âge mûr et le mauvais état de santé de son client, celui-ci se voit infliger dix-huit mois d'incarcération. Ce qui ne l'empêchera pas de quitter son box avec un charmant sourire aux dames présentes.

On est don Juan ou on ne l'est pas !

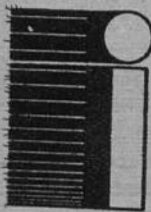


WILLIAM ET TEDDY

LES DUETTISTES DU CRIME

LYON

(De notre envoyé spécial.)



Il y eut Weidmann. Puis, dernièrement, le Weidmann lyonnais, ou du moins celui qu'on nomma de la sorte pour le nombre de cadavres dont il joncha sa route. La grande cité, désormais, compte aussi, hélas ! « William et Teddy » les duettistes du crime. Trois journées d'interrogatoire ont réussi à leur faire avouer trois forfaits : l'assassinat du père Sandon, le double crime de Saint-Rambert, enfin la tentative de meurtre sur la personne du chauffeur lyonnais Bonnet-Ligeon.

A poursuivre de la sorte un grilling en règle, les nuits suivantes auraient sans doute apporté des révélations nouvelles tout aussi dramatiques.

Mais les policiers, eux, peuvent se fatiguer et puis il y a les exigences de la loi ! Maintenant, « William et Teddy » sont en prison ; ils n'auront plus affaire aux assauts d'inspecteurs expérimentés, ils se rendront simplement dans un cabinet de juge d'instruction, où ils parleront en présence d'un avocat.

Gageons donc que leurs aveux n'iront pas plus avant.

Il est vrai qu'ils sont déjà assez « copieux » et ils suffiront amplement à les mener tout droit vers la petite machine à fonctionnement matinal et radical dont usait feu M. Deibler.

René Saunier, c'est William. Il a vingt ans.

Louis Deveau, c'est Teddy. Il a dix-neuf printemps... selon l'expression consacrée aux filles.

Lorsque William s'appelle Saunier et Teddy Deveau, ce sont deux jeunes gens comme tant d'autres... mieux même que beaucoup d'autres.

Ils ont des parents, un domicile fixe, ils travaillent... régulièrement et sérieusement même.

Deveau, par exemple, qui est mécano dans un garage, ne refuse pas d'en « fiche » un coup chaque fois que la chose est nécessaire. Il ne rechigne pas devant l'ouvrage. Il revient même le soir à l'atelier pour terminer plus vite des réparations demandées par un client pressé.

Son patron, pendant des mois, ne tarira pas d'éloges sur son compte.

Tout cela se passe à Saint-Rambert-l'Île-Barbe, proche banlieue de Lyon.

Et puis Deveau ne fréquente pas les mauvaises bandes du voisinage ; à ses heures de repos, on le rencontre surtout en compagnie d'un camarade de son âge, Saunier... encore un petit gars sérieux qui travaille.

Voilà pour Saunier et Deveau. Pour Teddy et William, c'est autre chose !

Lorsque Deveau est dans la peau de Teddy, par exemple, on remarque aussitôt qu'il a une sale petite tête pâle de voyou. Un regard qui fuit, des lèvres minces qui disent la cruauté. Le tout est sournois... et l'allure générale est presque efféminée, il s'en dégage une impression trouble de malaise.

William, lui, a les cheveux trop bien cosmétiqués, la face trop ronde, trop poudrée. On dirait qu'il veut jouer au gosse qui est « beau comme une fille » comme aime à dire de certains gigolos les femmes mûres qui sont de celles qui ne désarment jamais.

A tous deux, ils ne forment pas une paire d'amis, mais un couple, l'expression vient toute seule sous la plume.

Et, du samedi au lundi matin, ce sont que bonnes sorties, folles parties, libations nombreuses, fréquentation de bars interlopes.

Ces petits plaisirs coûtent cher. On a beau travailler régulièrement et sagement la semaine, les poches sont plus que vides si, le dimanche, on dépense le double !

Et c'est ainsi que William et Teddy en sont arrivés au crime.

Il n'y a pas de misère dans leur cas, de souffrance physique, de famille à nourrir, de chômage, de passion blessée, de fatalité qui fait naître la colère, il n'y a rien, pas l'ombre d'une excuse ni d'une circonstance atténuante. Il n'y a rien.

Ils ont tué simplement pour faire la fête et parce que tous deux étaient de pâles petits dévoyés avides de plaisirs.

Le jour où Teddy dit à William : « Il nous faut de l'argent », William comprit aussitôt et ne se trompa pas dans sa proposition :

— Attends un peu... Je connais deux vieux !
Quel fut le premier crime ?

René-Gabriel Saunier, dit « William ». (F. P.)



Louis Deveau, dit « Teddy », interrogé par M. Giraudet, sous-chef de la Sûreté à Lyon. (F. P.)

On ne le saura peut-être jamais. Le premier incident, à la connaissance de la police, date du 5 février 1938.

Bonnet-Ligeon est un brave homme de chauffeur de taxi... et, en cette nuit de février, il attend un client.

Un jeune homme se présente. C'est Deveau.

— Je suis malade... j'habite Trévoux... Conduisez-moi !

Belle course ! Presque inespérée. Bonnet-Ligeon file sur la route noire, avec son client.

Deux fois l'inconnu fait stopper. Il est si malade !... Il s'isole sur la route.

En fait de maladie, Deveau, descendu de voiture, doit juger si le coin est à sa convenance, assez désert surtout pour y agir comme il l'entend.

Au troisième arrêt, il n'hésite plus. Il tire trois balles sur le chauffeur. C'est miracle si celui-ci n'y perd pas la vie.

Deveau n'en a cure, il l'a détroussé, abandonné, râlant, sur le bas côté de la route et, au volant du taxi, a disparu dans l'obscurité.

Rapport ? Quelques francs et une voiture inutilisable pour être trop aisément repérable et qu'il sera obligé de laisser dans un coin de la banlieue lyonnaise.

Deveau se promet de faire mieux la prochaine fois !

Son ami Saunier demeure 40, rue Aristide-Briand, à Saint-Rambert-l'Île-Barbe.

— Dis donc, pas loin de chez toi, y a une bien belle propriété. Qu'est-ce qui demeure là ?... On ne sait jamais.

— Ah ! je vois ce que tu veux dire... au 58 ! Si... si... y a quelque chose à faire. Ce sont deux vieux : François Bulliat et la mère Dorillat qui y habitent. Mais faut attendre un peu, pour l'instant ils ont des locataires.

On attend un peu. Le 9 novembre les locataires, dans l'après-midi, regagnent Lyon. Le soir même, la veuve Dorillat et François Bulliat sont assassinés.

Et ce sont gens riches. Lui eut de gros intérêts dans l'exploitation de certains établissements de bonne hospitalité.

C'est à cause de ce passé, précisément, que les enquêteurs, sur le moment, au lieu de rechercher les coupables dans le voisinage, s'engagèrent sur une fausse piste, croyant à une histoire du « milieu » et de vieux comptes à régler.

Deveau et Saunier, armés d'outils empruntés au garage, avaient d'abord assommé et poignardé net Bulliat.

L'affaire n'avait pas entraîné. Le bonhomme n'avait pas eu le temps de faire ouf !

Pour la malheureuse femme, il en avait été tout autrement.

Il s'agissait de savoir où était caché le magot.

D'abord terrorisée dans sa cuisine, elle eut à satisfaire la curiosité de William et Teddy.

— Où est l'argent ? Elle était têtue. Elle refusa de répondre.

— Tu parleras, tu verras... On a des moyens !

Même silence.

Alors William se décide :

— Teddy, fiche-lui-en un « vieux coup » ! Il ne saurait être question de porter un « coup » irréparable... mais plutôt de la supplicier !

Et Teddy lui plante un tire-point dans la cuisse.

La veuve Dorillat ne parle pas davantage.

Deux autres blessures à la cuisse, trois dans le dos n'obtiennent pas un meilleur résultat.

Si les deux jeunes gens ignorent ce qu'est la pitié, du moins sont-ils sujets à l'énerverment.

Ils s'emporteront ! Ce sont eux qui manquent de patience.

Ils porteront le « coup de grâce » avant de connaître la cachette au trésor.

Après le double meurtre, ils fouillent partout et réussiront à peine à découvrir 2 000 francs.

Ces jours derniers, Teddy et William manquaient encore d'argent.

— Il faut peut-être changer de coin, ce sera plus prudent, fit l'un.

— T'as raison. Je connais quelque chose du côté d'Écully.

Écully, autre banlieue lyonnaise.

— Qui ça ?

— Viens avec moi.

Et tous deux de hanter les petites rues d'Écully.

— Tiens, ici, regarde !... Ici est une maisonnette d'humble apparence, habitée par un veuf... un vieillard : le père Jordan. Il a quatre-vingt-six ans.

— Il paraît qu'il a des économies.

Et parce qu'il est soupçonné de cacher un bas de laine, il est, sans plus, condamné à mort.

Le lendemain 20 mars, Deveau et Saunier reviennent. Deveau porte une petite valise dans laquelle il a enfoui quelques outils de « garagiste ».

La rue est déserte.

Ils frappent à la porte du vieillard.

— Nous sommes des amis de votre petit-fils, assure William. Voulez-vous nous prêter votre brouette ?

Le vieux est sourd. Il faut lui répéter la phrase en hurlant.

Comme cela est déplaisant ! Bien qu'il ne s'agisse que d'une brouette, les voisins peuvent entendre... et du coup chercher à voir.

La chose ne manque pas d'arriver, des témoins de derrière les brise-bise pourront donner plus tard le signalement complet et détaillé des deux jeunes assassins.

Mais ceux-ci ne se sont pas aperçus de cette surveillance soudaine et discrète et entrent au logis du vieillard.

Les voici dans le cellier.

— Attendez, je vais débarrasser la brouette des objets entassés... fait le père Jordan.

Il se penche... offre la nuque et le cou aux coups des assassins.

Ils sautent sur l'occasion.

Dix secondes plus tard, le pauvre vieux a cessé de vivre.

Rapport : 6 500 francs.

Le soir même, bombance ! Tournées, dîner fin, cinéma, primes à un marathon de la danse...

Enfin cette soirée laissera un bon souvenir.

Que Teddy et William s'empressent justement d'y penser et d'y penser tout le temps à ces bons moments, car, d'ici quelques mois au plus, ce sera trop tard !

Si, alors, il leur est impossible en effet de rembourser le prix de leurs rapines, on les jugera cependant capables de payer une certaine dette à la Société.

PHILIPPE ARTOIS.

Le Panier

Souvenirs d'un détenu de Fontevault

I
Je vais au nouveau bagne de Fontevault. L'auto funèbre. Le bon gardien. La dernière cigarette. L'arrêt dans le « cirage ». Assassin par amour de sa famille. Il y a du gros « gibier ». Les deux notaires. Des condamnés parlent. Une scène ignoble. « C'est-y que j'étais des cochons ou des chrétiens ? » Le chouan qui a vendu sa fille. Le sérail de l'adjutant. Les deux officiers ministériels faussaires. « Planquez » le tabac ! Le drame bas des pires satisfactions naturelles. Nous arrivons à Fontevault.



Je vais au bagne. Depuis que la déportation à la Guyane est supprimée, les condamnés aux travaux forcés purgent leur peine à la maison centrale de Fontevault.

Fontevault, maintenant, c'est le bagne. J'y vais. En vérité, ma condamnation ne me vaudra qu'un emprisonnement assez court. Les autres vivront là dix ans, vingt ans, à perpétuité. Je vais voir les pires criminels de ce temps, ceux dont les forfaits ont rempli les journaux et horrifié le monde, ceux qui ont ainsi acquis une déplorable célébrité. Je vais connaître et partager l'existence des bagnards.

Un lourd véhicule noir... J'y suis enfermé. Le jour se lève. Nous quittons le fort de Hâ, à Bordeaux, par les rues du Maréchal-Joffre et de Cursal, le cours Victor-Hugo, par le pont de Pierre, l'avenue Thiers. Nous allons en direction de Paris. Nous allons aux nouveaux travaux forcés, à la prison centrale de Fontevault, que nous appelons, dans notre expressif argot, le « panier aux rats ».

Notre autobus pénitentiaire est une longue et haute voiture noire, toute noire. Elle est en tôle, toute en tôle. Elle ressemble, avec une sinistre exactitude, à une voiture des pompes funèbres. Pourtant nous ne sommes pas tout à fait des cadavres. Dans notre petite cellule — il y en a dix, disposées de chaque côté d'un couloir central — nous sommes enchaînés aux chevilles et aux poignets. Le chauffeur est strictement vêtu de noir. Six auvents à volets aèrent un peu, sans l'éclairer, la grande voiture.

Elle est du modèle réglementaire du ministère de la Justice. Elle nous conduit à cent cinquante kilomètres de Bordeaux, notre première étape. Nous en aurons quatre jusqu'à l'arrivée.

Le jour s'est levé à travers les volets dont les feuillets sont inversés vers le ciel. J'aperçois, un moment, une petite villa endormie aux volets clos, et le doux balancement des feuilles de platanes. Les heureux du monde sont là. Arrêt à Saint-André-de-Cubzac. Je reconnais, dans la solitude de ma cellule, à travers les intersices, le fronton d'une maison amie. Le chauffeur, le gardien descendent, loin, ici, des agglomérations. Aussitôt une conversation s'élève de cellule en cellule. Nous sommes six : quatre hommes, deux femmes. Je vous laisse à penser le sujet de notre entretien. Celui d'être des deux sexes, privés depuis des mois de toutes les consolations des désirs naturels. N'importe. Quelques minutes. C'est le départ.

Le gardien qui nous convoie depuis Bor-

L'autobus pénitentiaire.



deaux est un brave homme. Il a ouvert le judas. Il me fait un clignement aimable de l'œil.

— Ça ira ? me dit-il.

Pour lui faire plaisir, je réponds oui, bien que je sois désespéré.

— Une cigarette ? Prenez-la. A Fontevault ce sera fini. Tout est fini à Fontevault.

Je suis touché, ému. Je prends la cigarette, je l'allume. Le bon gardien me reconforte.

— Ne vous frappez pas. Il y a une fin à tout. J'en ai vu partir pour cinq ans, dix ans, vingt ans. Je les ai vus revenir. Courage !

Nous roulons dans le noir. Nous avons dépassé, je l'ai su plus tard, Angoulême. Et puis, arrêté dans une petite ville dont je ne sais, dont je n'ai jamais su le nom.

— Vous arrivez dans le cirage me dit le convoyeur cordial. Attention ! Ici, le chef n'est pas commode.

Nous descendons, les yeux clignotant à la clarté retrouvée et, enchaînés, maladroits comme des oiseaux sans ailes. L'accueil est rude. Le chef est un petit bonhomme noir. Il est secondé par un costaud à tête de bouledogue.

— Ce soir, dit ce dernier, vous serez quatre ensemble. Je veux le silence. Pas de cris, ni de chants, ni de disputes, ni de bruit, sinon aux fers pour un mois à Fontevault.

La cellule où on nous enferme a cette odeur caractéristique de toutes les prisons de France et sans doute du monde.

Cela sent à la fois le chou, le coaltar et l'urine. Ce réduit est coupé par une grille à barreaux carrés. Une ménagerie humaine. Tout de même, nous rions, un peu nerveusement. Mes trois camarades sont : un beau méridional brun, un petit Bordelais et un inquiétant personnage élégant, à tête d'homme de proie.

La cellule ne comporte qu'un seul meuble : un seau hygiénique d'ignoble odeur, même quand il est vide. Le méridional, dès son arrivée, nous montre des photos à la lueur d'une allumette.

— Ma femme, mes deux filles. C'est pour elles que je suis ici. Le beau-père était une brute alcoolique. Je l'ai tué pour éviter le massacre de la famille. Je serai gracié. J'ai la famille et tout le pays pour moi. J'en tiens tout de même pour dix ans de « durs ».

L'homme de proie déboucle sa culotte. Il nous montre un ulcère affreux, violacé et verdâtre.

Avec ce mal soigneusement entretenu, il attend une grâce médicale.

Le petit jeune homme de Bordeaux est un marchand de femmes pour Buenos-Ayres Malgré son infamie, il est gentil, aimable et complaisant.

Nous passons la nuit ensemble sur des paillasses moisis, sous des couvertures en loques, dans une glacière, serrés les uns contre les autres comme une portée de chiens.

Le lendemain, sans qu'aucune toilette soit possible, nous partons, lestés d'un café clair, d'un gros pain dur et d'un infime morceau de chocolat.

Notre voiture cellulaire est un camion de livraison. En route on charge, on décharge une cargaison humaine qui nous reste invivable.

Ainsi nous atteignons une autre prison, ignorée comme la précédente, mais en tout point pareille, où nous passons la même nuit.

Le lendemain, à midi, nous sommes à Niort à quatre cents kilomètres de Paris, à deux cents kilomètres de Fontevault.

— Il y a du gros gibier, dit à notre arrivée le gardien chef, grand, énergique, l'air franc.

En effet, nous sommes quatorze qui sortons de la voiture à dix places. Toute la famille du gardien, femme, grand-mère et enfants, nous observe.

Tout de suite, c'est l'appel. Parmi les compagnons inconnus de ce voyage compartimenté, je remarque tout de suite un homme jeune, très grand, aux cheveux prématurément blancs ; un homme à face onctueuse de bedeau, grand, âgé de cinquante à soixante ans ; un jeune homme au visage cynique, échappé de Montmartre ; un individu, gros, rouge, soldat sans doute, car il salue constamment selon le mode militaire. Enfin trois ou quatre paysans sans caractère et sans âge.

A l'appel, le premier répond :

— Notaire, cinq ans de réclusion.

— Notaire, huit ans de réclusion.

— Commerçant (quel commerce). Cinq ans de réclusion.

— Maître armurier, 24^e Régiment d'Artillerie de campagne, cinq ans de réclusion.

Et puis, les paysans. De dix ans de réclusion à trois ans de prison. Le dernier interrogé a une lourde mâchoire et une grosse moustache.

Le chauffeur nous dit :

— Nous repartons dans une heure. Mangez si vous avez faim. Fumez si vous avez du tabac. Attention ! A Fontevault, fini de fumer, vous allez voir ce que c'est qu'une « centrale ».

Celui qui a écrit

ces souvenirs revient, comme il le dit, « du bagne ». Mais il revient de ce bagne nouveau qui a remplacé l'ancien.

Une loi récente et encore incomplète a décidé que les condamnés aux travaux forcés ne seraient plus « exportés ». C'est-à-dire qu'ils ne seront plus transportés à la Guyane. Ils accompliront leur peine dans certaines de nos prisons intérieures, dans des maisons centrales rigoureusement déterminées.

Celle de Fontevault est la principale de ce genre. On pense même, dans les milieux pénitentiaires, qu'elle pourrait bien devenir, ou demeurer, la seule, l'unique prison réservée aux forçats. D'autant plus que le personnel est déjà spécialisé dans la garde et la surveillance des condamnés aux travaux forcés. C'est là que, avant de rallier le dépôt de l'île de Ré, ils sont depuis longtemps « entreposés ». Les fonctionnaires de cette maison de force sont des « techniciens ».

Donc, la prison de Fontevault remplace le bagne ancien.

Un homme qui y a vécu, qui en sort, raconte ici ce qu'est, à cette heure, le bagne, dont on a tant parlé alors qu'il s'étendait à travers les espaces maudits, mais largement ouverts de la Guyane. De celui de Fontevault, on n'a rien dit encore.

:: ::

Je connais l'auteur de ces mémoires. Je sais quand, comment, pourquoi il est entré dans cette dure maison. Je dois le conter. Lui-même m'en a parlé. Il a demandé seulement de ne pas dévoiler son nom.

Tout d'abord, il me faut reconnaître qu'il n'a pas été, lui, condamné aux travaux forcés, ni même à la réclusion. Il a encouru, devant un simple tribunal correctionnel, une peine de pri-

son seulement. Mais ceci ne l'empêche pas d'avoir vu le bagne aussi bien que s'il avait été, en somme, un bagnard à perpétuité.

C'est qu'en effet, à Fontevault, par un phénomène pénitentiaire assez curieux, les prisonniers correctionnels, les condamnés à la réclusion (de cinq à dix ans) et les forçats (pour cinq à vingt ans et à perpétuité) sont mêlés les uns aux autres et ont le même régime.

Vous le verrez dans les souvenirs qui suivent. Vous y verrez aussi les conséquences, bien inattendues ! de ce régime singulier.

L'auteur qui a vécu, subi, étudié aussi la vie des « nouveaux bagnards » et de leurs compagnons, est un homme qui a reçu une brillante instruction et une éducation mondaine. Qualités qui, hélas ! ne gardent pas les hommes de l'égalité. Romain S... — c'est tout ce qu'il veut livrer des initiales de son nom — a été aussi un courageux combattant de la grande guerre. Il en est revenu décoré et galonné. Ulcéré aussi, à cause de la misère subite où la guerre avait jeté les siens et de la fortune qu'elle avait prodiguée à certains profiteurs autour de lui.

Alors, il a décidé de « gagner de l'argent » et d'en gagner « comme les autres ». C'est encore ainsi qu'il disait.

Il a « monté des affaires ». Tous ces mots rappellent bien toute une époque. Et, comme les autres, il a commencé à édifier une fortune. Puis, comme tant d'autres, il a connu l'effondrement et la ruine.

Il aurait pu réussir. Il aurait laissé le souvenir d'un audacieux que le sort aurait favorisé, ou son sens des affaires. Il serait riche, heureux. Il serait honoré. On en sait des exemples.

Pour lui, cela a fini par la banqueroute, par des infractions à la loi sur les sociétés. Bref, par dix-huit mois de prison. Les peines supérieures à un an peuvent être subies à Fontevault. C'est un hasard. Il l'a connu.

Puis-je ajouter qu'il a été condamné par défaut, alors qu'il entreprenait une autre et honnête affaire à l'étranger ? J'aurai tout dit de lui quand j'aurai ajouté ce qui suit :

Il est revenu en France après dix ans d'absence, avant que la prescription l'ait déchargé de son



Panier aux Rats

de Fontevault. Le bagnon nouveau

l'empêche pas
s'il avait été, en

it, par un phéno-
k, les prisonniers
la réclusion (de
cinq à vingt ans
aux autres et

niers qui suivent.
séquences, bien
ulier.

dié aussi la vie
de leurs compa-
çu une brillante
ondaine. Qualités
hommes de l'éga-
out ce qu'il veut
a été aussi un
nde guerre. Il en
Ulcéré aussi, à
guerre avait jeté
avait prodiguée à

de l'argent » et
». C'est encore

Tous ces mots
e. Et, comme les
ine fortune. Puis,
'effondrement et

aisé le souvenir
favorisé, ou son
heureux. Il serait
les.

ueroute, par des
ciétés. Bref, par
es supérieures à
evault. C'est un

condamné par
une autre et
urai tout dit de
uit :

ix ans d'absence,
déchargé de son

châtiment. Il était devenu définitif par son acquiescement. Il a consacré ce qu'il avait gagné au remboursement de ses créanciers. Il a voulu accomplir sa peine.

C'est pourquoi une affaire aussi ancienne l'a fait enfermer aussi récemment à Fontevault.

Enfin, il a bénéficié, quant à son casier judiciaire, de l'amnistie. Il a été gracié, sans l'avoir sollicité, de la fin de sa peine.

Il était utile et il était juste que vous connaissiez l'auteur avant de lire ses souvenirs.

:: ::

Ceci est la narration directe, exacte, brutale, du plus terrible régime pénitentiaire. C'est aussi la révélation de l'existence des grands criminels, renfermés dans une longue réclusion, qui même, parfois, est perpétuelle. On y verra les plus étonnants coupables de ce temps.

:: ::

Quelques exemples des tristes héros de ce roman, hélas ! vécu :

Michel Henriot, le fils du procureur de la République, qui tua sa femme à coups de carabine, dans un décor romantique et en des circonstances tragiques.

Tissier, l'ancien directeur du Crédit municipal d'Orléans, le complice de Stavisky.

Von Wallenstein, l'Allemand condamné à mort pour tentative de meurtre sur le général Gouraud, gracié sur les instances du général, trois fois évadé et trois fois repris.

Les deux Oustachis, complices de Kelemen, assassins avec lui du roi Alexandre de Yougoslavie et de M. Barthou.

Le faux marin Laborie, meurtrier présumé de Dufrenne, mais dont la culpabilité ne put être établie et qui fut arrêté à l'occasion d'un autre méfait.

Del Bono qui massacra toute sa famille et, après sa tentative de suicide, se livra, aveugle, à la Justice.

Ange Soleil, le sergent d'infanterie coloniale qui tua sa femme à coups de bouteille et la découpa ensuite en morceaux.

Des officiers ministériels : M. J..., de B..., et L. G..., Breton bretonnant. L'adjudant G..., maître armurier, cruel pacha d'un sérail familial et terrifié. Pierrot le Caïd, souteneur impitoyable, fils d'un colonel et frère d'un pasteur ; le chef de gare C..., de S... ; le receveur L..., des P. T. T. d'Angoulême. Un agent de change. Un sous-préfet. Un prince russe. Et combien d'autres encore ! Combien de récidivistes effroyables ! Gens de qualité, bandits de la pègre, tout un monde étrange, pittoresque et effarant, peuple ce bagnon effroyable que les détenus dénomment le « panier aux rats », expression terriblement éloquent et qui désigne bien dans quelle affreuse promiscuité vivent les bagnards.

Le Panier aux rats !...

Comme c'est cela ! Jetez, en effet, dans un panier une portée de rats. Chacun, tout de suite, deviendra l'ennemi de tous les autres et tous les autres seront l'ennemi de chacun. Cette haine bouillonna, s'exaspéra en vase clos. Ils se jetteront les uns sur les autres, se battront, se mordront, se dévoreront.

Il en est exactement ainsi dans cette prison où se déchaînent les instincts brutaux comprimés entre des murs inexorables.

Même ceux que leur éducation garde de ces violences bestiales, ceux qui ne s'abandonnent point à des fureurs mauvaises, ceux-là mêmes se guettent, se méfient...

Parfois, il est tout de même une amitié sincère qui se rencontre. Mais c'est si rare, tellement exceptionnel... Cette amitié, alors, devient précieuse.

Une petite fleur bleue dans le fond du Panier aux rats !...

:: ::

Je n'ai rien ajouté à ces pages écrites en cachette, la nuit souvent, dans l'obscurité d'une cellule ou d'un cachot.

On en excusera, on en comprendra le réalisme. Ceci est un document unique. Jamais auteur ne fut moins littéraire, ni plus sincère.

Jamais, non plus, récit ne fut plus implacablement vrai.

JEAN DU FOUSSERET.

La cellule où nous sommes est sans air et toute noire. Pas d'issue, pas d'air, sur le dehors. Nous sommes assis à tâtons le long du mur. Nous mangeons. La lourde odeur de victuaille flotte. Un point rouge s'allume. La première cigarette... Si proche de la dernière...

La conversation s'est animée. J'en entends des bribes :

— Cinq ans. Ils m'ont fadé.

— Dix ans. Tu parles d'une veine. J'y allais de la tête.

— Il y avait un troisième juré qui ne me « blairait » pas. Qu'est-ce qu'il m'envoyait comme questions !...

— Et le président ! Tu parles s'il était moche... Un singe à lunettes.

Le beau notaire aux cheveux blancs répétait avec un soupir :

— Une femme jeune, jolie, seule à Paris ! Attendra-t-elle cinq ans ?

Le souteneur roulant des épaules, puis les haussant, reprenait :

— Cinq ans. Pas cinq mois ! pas cinq semaines ! Tu es déjà cocu.

◆ ◆

Ce qui se passe ensuite doit être conté malgré son horreur. Et, si je le conte, c'est parce que c'est là un incident courant dans le bagnon et dont l'ignominie est atroce. Un des paysans, comme nous parlions, nous interrompit. Il avait cependant un honnête accent de terroir.

— Eh ! les gars ! fit-il, où est la tinette ? Dégoûté, excédé, je lui jetai :

— Il n'y en a pas. Fais comme les autres. Attends.

Mais, posément, il me répliqua sans gêne :

— Moi, j'ai la colique ! Et, infâme, il ajouta :

— Je ne peux plus, je pose ça par terre (sic).

Ce furent de notre côté des hurlements. L'affaire se continua par une insupportable odeur.

Croirait-on que ces atrocités pussent encore gagner en ignominie ? L'individu ainsi basement satisfait dit, en manière d'explication, tandis qu'il se rajustait :

— Les gars, j'en pouvais plus ! Un détenu entravé frappa à la porte, le judas s'ouvrit.

— Excusez, chef, dit notre camarade, sauf votre respect, il y en a un qui est malade et qui s'est satisfait par terre.

— Assez ! Sinon, on vous signale à la centrale et vous serez bouclés en arrivant. Le judas fut aussitôt fermé.

— Ah ! c'est comme ça ! fit l'homme. Alors, on va tous en faire autant !

Ce qui fut fait. Attendez. Ce n'est pas fini. C'était trop répugnant pour être supportable. Les estomacs délicats réagirent. Vomissement général.

Quand le gardien rouvrit cette chambre nauséabonde, il ne fut pas surpris.

— Ah ! les cochons ! dit-il simplement. Il avait l'habitude.

◆ ◆

Nous voilà repartis. Embarquement au hasard. Il y a dix places dans la cellulaire. Nous sommes quatorze. Un homme s'est incrusté avec moi dans la cellule, avec ses paquets accrochant ses chaînes. C'est une sorte de paysan qui me paraît à moitié sauvage. Il parle un vague patois. Il dit : « J'allions... j'étions... »

— C'est-y que j'étions des cochons ou des chrétiens ?

J'apprends de lui, en route, qu'il est du bocage vendéen, valet de ferme et qu'il vendait aux voyageurs de passage sa fille, âgée de douze ans. Sa fille... Elle était aussi pour lui quelque chose de plus... ou de moins. Il osait protester contre la peine trop douce qui l'avait frappé.

— Ben quoi ! la gosse n'a rien. Ça ne lui a pas fait de mal. Les gendarmes lui ont fait peur, voilà...

Et il entra aussitôt en explications compliquées où il calculait les bénéfices pécuniaires que pourrait lui accorder la maison centrale qui lui rapporterait moins que la prison départementale. C'est tout ce qu'il voyait dans son affaire.

De la cellule voisine, j'entendais de temps en temps une érucation formidable. Le paysan me disait en rigolant :

— C'est l'adjudant qui s'excite.

A sa manière il me conta l'histoire, telle que la lui avait dite le gardien chef de la prison de province dont il faisait le jardin. Ce maître armurier avait épousé une jeune femme. D'un premier mariage, il avait trois filles. Il disait : « Ça me fait quatre femmes. » De fait, il avait un sérail dont ses chefs s'émurent. Une enquête mit fin à l'ignominie de ses moeurs.

— Eh bien ! me disait le paysan vendéen, la femme et les trois filles venaient le voir gentiment au parloir et l'appelaient : Mon petit homme... mon petit père... Au procès elles ont tout le temps pleuré et demandé la grâce du vieux cochon. Il y a tout de même de drôles de choses qu'on voit dans la vie...

Et le paysan, le chouan vendéen, oubliait ainsi son affaire à lui.

L'homme de proie qui cachait sous son élégance son mal affreux était condamné pour la cinquième fois. Il avait échappé presque miraculeusement à la relégation. La pitié qu'il avait inspirée au jury et à la cour, il la devait à cet ulcère.

— Heureusement, disait-il très sérieusement, heureusement qu'en prison on ne vous guérit jamais de vos maux !

Il était passé en cour d'Assises pour une affaire de recel de bijoux provenant de cambriolages. Et aussi pour carambouille.

C'était même là sa principale industrie. Il arrivait dans une ville de province. Il y montait un commerce. Il avait le soin de prendre un nom assez semblable à celui d'un négociant honorable de la ville et aussi de faire le même genre de négoce. Son magasin faisait des commandes à des fournisseurs qui croyaient avoir affaire à l'honnête marchand.

Notre homme, ayant reçu les marchandises, les revendait à vil prix, parfois dans une autre ville et dans un autre magasin.

Le petit Bordelais, lui, racontait une autre histoire. Il était le « fournisseur » attiré des « maisons » de Bordeaux et des environs. Il venait souvent « en remonte » à Paris. Il s'en rapportait peu aux « ramasseurs » de la capitale.

— Tous des faisans, proclamait-il, d'une voix aimable avec son gentil accent chantant. Ils vous reflent des « lots » impossibles. Moi, j'aimais mieux rechercher moi-même des « paumées ». Comme ça, je n'avais pas d'histoires avec leurs hommes. Pas d'indemnités à payer quand on croit l'affaire finie. C'est un bon commerce. C'est franc.

Sauf qu'il avait « été bon » pour cinq ans à cause d'un « faux poids ». Une mineure placée avec de faux papiers.

Les deux notaires étaient poursuivis et condamnés pour un trafic de faux et d'usage de faux. Il paraît que le plus vieux avait échappé aux travaux forcés à cause d'une Légion d'honneur gagnée courageusement à la guerre. Mais quoi ! A Fontevault, c'est toujours la peine des travaux forcés pour tout le monde.

Un cultivateur, qui répétait toujours qu'il avait pu sauver sa tête, avait tué son ami à coups de fourche. Pour cela : dix ans de travaux forcés.

— Dis donc, me dit soudain le chouan inquiet, en arrivant là-bas, il faudra planquer le tabac.

Il avait une figure de bête, la mâchoire lourde, la moustache poisseuse, les yeux fuyants. Il ne pensait qu'à cela : cacher son tabac. Et, dans la voiture cellulaire, malgré l'obscurité, il travaillait sans cesse ses doublures et ses semelles.

◆ ◆

Et puis, un drame, sans cesse, recommençait pour lui. Toujours le drame bas des pires satisfactions naturelles. Cet individu souffrait d'une cruelle maladie de la vessie. Il ne pouvait passer une heure sans éprouver le désir maladif d'une obligation impérieuse. Alors, il frappait à la porte de tôle de la voiture cellulaire. Il réclamait anxieux, suppliant :

— Chef ! je veux « lâcher de l'eau ».

On lui répondait :

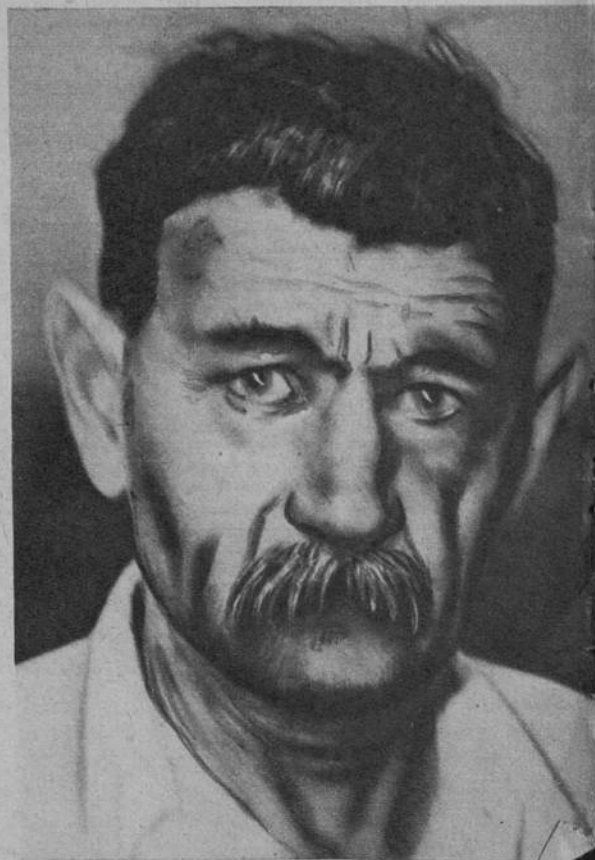
— On ne peut pas arrêter pour vous. Attendez. Patientez.

Il ne patientait pas. Il n'attendait pas. C'est dans une infection que nous arrivâmes à Fontevault.

(A suivre.)

X...

Le Chouan.



crime et roman

de Brest qu'il allait venir en permission de trente jours. Robert Graval l'apprit de la mère Jagoret et se vit, du même coup, signifier son congé car, lui annonça-t-on, le second-maitre comptait profiter de sa permission pour se marier avec Julia.

Il ne manifesta aucune émotion. Ce fut le lendemain qu'il parla à Julia près de la grille.

Et un jour plus tard il l'enleva. Ranié par ses parents, après avoir épousé Julia à Paris, Robert Graval s'inscrivit au barreau à vingt-cinq ans et, après des débuts difficiles, devint l'avocat attiré de plusieurs compagnies de transports.

A trente ans, il avait déjà trois secrétaires.

Il s'était installé avec sa femme dans un grand appartement de la rue Bonaparte, où la beauté de M^{me} Graval, son aisance et sa réelle intelligence firent rapidement oublier le mystère de sa naissance.

Un gros procès, consécutif au naufrage d'un cargo, le fit, en 1913, aller étudier un dossier à Chicago, pour le compte d'un Américain, du nom de Mac-Fye, propriétaire d'un grand bazar proche du lac Michigan. Bretons, élevés tous deux dans un milieu qui compte tant de marins fameux, ce fut pour eux un vrai voyage d'amoureux que cette traversée de l'Atlantique, sur la France, et la découverte du nouveau monde. Le jugement du procès ayant été remis à quinzaine, ils allèrent jusqu'au Canada saluer, à Montréal, des Graval originaires de Saint-Malo. Puis ils rentrèrent à Chicago. Le procès était gagné.

On les fêta. Un soir qu'ils dansaient dans un *night club* Julia se sentit souffrante et, au bras de M. Mac-Fye, alla prendre l'air sur la terrasse.

Un quart d'heure plus tard, le gentleman revenait sans elle.

— M^{me} Graval, déclara-t-il, lui avait demandé de la laisser seule.

Graval courut jusqu'au balcon. Personne. On lui dit au vestiaire que sa femme avait pris son man-

teau et gagné rapidement l'ascenseur. Le « liftier » qui l'avait descendue se souvenait de l'avoir vue monter dans un taxi et donner l'adresse d'une gare. Personne ne l'accompagnait.

Après trois mois de recherches, la police américaine renonça à retrouver M^{me} Graval et l'avocat reprit le bateau pour la France.

Vous ne devez pas vous rappeler le drame qui se déroula à Paris vingt ans plus tard, — c'était en 1933, — car le barreau insista pour que le silence fût fait sur lui. La presse ne lui consacra donc que quelques lignes et l'action judiciaire se trouva éteinte par la mort de l'assassin.

Un membre très connu du barreau parisien, M^e Robert Graval, âgé de cinquante ans, avait été trouvé mort d'inanition, à côté d'une femme d'une quarantaine d'années et d'une jeune fille de vingt et un ans qu'il avait tuées à coups de revolver. Son appartement de l'avenue des Champs-Élysées, vaste, luxueux et d'un loyer annuel de 35 000 francs, n'était meublé que d'un grabat et de deux chaises, mais toutes les boiserries et les parquets en avaient été barbouillés de peinture rouge. Pendant des semaines, la police se perdit en conjectures sur les causes du drame que l'on finit par attribuer à la folie, et l'affaire fut classée.

Or, Graval avait été mon ami intime. On ne me demanda pas ma déposition que je ne crus pas, d'ailleurs, devoir offrir. Mais j'avais suivi son agonie pendant des mois et je ne sais pas encore aujourd'hui pourquoi ni comment il mourut.

Graval était rentré en France, nous annonçant que sa femme séjournerait chez ses cousins de Montréal jusqu'à la fin de 1913. Elle y apprendrait l'anglais, afin de pouvoir lui servir de secrétaire pour les procès que lui confieraient dorénavant des compagnies de navigation canadiennes et américaines.

Au début de 1914, il retourna aux États-Unis et n'en revint que fin juillet, juste à temps pour rejoindre, à Saint-Malo, le 247^e régiment d'infanterie où il était sous-lieutenant de réserve. Les menaces de guerre, qui se précisaient de jour en jour depuis les événements tragiques de Sarajevo l'avaient incité, nous dit-il, à laisser M^{me} Graval au Canada.

Blonde, jolie, un peu trop fardée pour une servante d'auberge.

Trois cadavres dans un Palace

En bas de la côte, il y avait la « Gerbe de Blé ». C'était une vieille auberge bretonne au toit garni d'ardoises moussues : à mi-chemin entre Cancale et Saint-Malo, elle constituait le relais où les charretiers trouvaient des chevaux de renfort.

Ils attachaient leurs attelages aux boucles scellées dans la façade de granit, entraient au cabaret par une porte ouverte entre deux fenêtres ornées de pots de fuchsias et, le fouet au col, s'asseyaient autour des tables, menant grand bruit.

Julia allait de la cuisine à la salle enfumée, versant le cidre et empochant les sous et, quand elle avait fini d'abreuver tout son monde, elle s'installait parfois près d'une fenêtre, à guetter, par-dessus les fuchsias, la venue des voitures sur la route.

Ancienne pupille de l'Assistance publique confiée toute jeune à la mère Jagoret, élève d'enfants assistés et patronne de la « Gerbe de Blé », qui la considérait comme sa fille, Julia venait d'avoir vingt et un ans. Pour les charretiers, c'était une forte fille, bien en chair, et, pour les gars de la ville, une « bath' même » ! Blonde, jolie, un peu trop fardée pour une servante d'auberge campagnarde, on la voyait toujours avec un corsage de satin noir où frissonnaient audacieusement des seins gonflés.

Quand, le pichet au poing, elle se penchait sur les buveurs, la galanterie de ces hommes rudes s'exprimait en propos grivois. Elle ne semblait pas les entendre, repoussait les mains indiscretes et jamais un de ses clients n'avait obtenu d'elle-même une promesse.

Robert Graval arrêta son tilbury devant l'auberge. Il sauta à terre, flatta son cheval et, toutes les boucles de la façade étant prises par les attelages des charretiers, nous ses brides à une grille.

— Julia ! cria-t-il du dehors.

De la fenêtre, la servante l'avait déjà vu. Elle le rejoignit et, serrée tout contre Robert pendant qu'il lui parlait fébrilement à voix basse :

— Oui, dit-elle, et cela vaudra certainement beaucoup mieux !

Le lendemain soir, à la gare de Saint-Malo, elle montait avec lui dans le rapide de Paris.

Fils d'un notaire de Dinard, Robert Graval, ses études de droit terminées, était premier clerc chez son père quand, s'étant un jour arrêté comme tout le monde à la « Gerbe de Blé », il avait aperçu Julia.

revint presque chaque jour, choisissant, de préférence, les dernières heures de l'après-midi, quand leurs pommes de terre et leurs choux-fleurs livrés aux expéditeurs malouins sur le marché de Rocabay, les charretiers, pressés de rentrer à Cancale, ne s'arrêtaient plus à l'auberge. Graval n'arrivait jamais les mains vides. A la mère Jagoret, il apportait, de la ville, de la charcuterie fine, des huîtres et des fruits chers, et ce tribut lui méritait au moins l'estime de l'aubergiste. Julia avait d'abord reçu de lui des boucles d'oreille en imitation de jade, puis un collier de grains de corail, une broche et une bague ornées de grenats et, pour le jour de sa majorité, une petite montre en or.

Il s'asseyait près d'elle, la regardait coudre et jamais ne l'embrassait hors de la présence de la vieille.

— C'est-y Dieu possible ! protestait parfois la bonne femme. Vous, monsieur Robert, un futur notaire, vous amourez d'une rien du tout comme Julia qu'on n'aura que pour le bon motif !

Il affectait de plaisanter, disant qu'il n'était pas épris de la servante.

— Et, d'ailleurs, continuait l'aubergiste, vous savez bien, monsieur Robert, qu'elle est promise à mon gars Jean-Marie, qu'est second-maitre mécanicien dans la Marine, à Brest !

S'il le savait ! Mais Julia lui avait dit aussi qu'elle n'épouserait jamais ce lourdaud. Elle se croyait née des amours secrètes d'une châtelaine des environs de Rennes et d'un capitaine de hussards. Assurément, elle avait les mains encore fines, malgré son travail de souillon, et ses cheveux blonds, ses yeux bleus, et la finesse distinguée de son visage n'étaient point ceux d'une fille de salle. Quand elle se racontait à Graval, il lui prenait une main et la baisait.

Maintes fois, il avait demandé à la mère Jagoret qu'elle lui confiât Julia le soir pour qu'il l'emmenât au cinéma. Peine perdue : fine mouche, la servante ne protestait même pas quand sa patronne lui défendait de sortir. La contemplation quotidienne de sa belle était donc le seul plaisir que les deux femmes lui permirent.

Cela durait depuis trois mois, et le printemps finissait quand Jean-Marie annonça

Sans faux-col ni souliers, mais coiffé de son huit reflets et vêtu de son habit de soirée.



de Paris; il avait six secrétaires, trois voitures, quatre téléphones...

— Et tu sais, me dit-il, Julia, elle en a assez de son milliardaire, car ils sont devenus milliardaires. Je me suis mis en rapports avec le confrère américain qui plaide notre divorce en 1919; ça va être prochainement au tour du sieur Mac-Fye de se faire plaquer et, comme ils sont mariés sous le régime de la communauté, moitié, moitié. Cinq cent millions de francs pour bibi...

La vulgarité toute neuve de ses propos m'étonnait davantage encore que son exubérance; lui que j'avais connu si droit et si désintéressé! Et n'en avait-il pas donné la preuve, de son mépris des choses d'argent, ce fils d'un riche notaire, en épousant une fille d'auberge, enfant trouvée?

Dans moins d'un an, poursuivait-il, Julia sera de retour à Paris. Elle reprendra mon nom et nous quitterons la rue Bonaparte, vraiment trop calme et trop bourgeoise pour un homme de ma situation. La rue vers l'Ouest, mon cher ami: Henri-Robert demeure boulevard Pereire, Moro se prépare à quitter le boulevard Saint-Germain pour l'avenue Kléber, Julia et moi, nous nous installerons aux Champs-Élysées!

Rencontrait-il vraiment les succès qu'il s'attribuait? J'en doutais, car je le vis plaider très maladroitement son affaire et la perdre, après des intempérances de langage qui lui valurent plusieurs rappels à l'ordre du président.

Cinq ans plus tard, en juillet 1928, je le retrouvai au Mans, dans une excitation qui m'en dit long sur l'état probable de ses méninges. C'était encore une affaire de transports qui l'y avait appelé. La veille au soir, selon l'usage, il avait été saluer le bâtonnier et quelques membres du Conseil de l'Ordre. Il s'était même rendu chez son adversaire.

Étonné, mais courtois, l'avocat manceau l'avait retenu à dîner en famille et, quand ils se quittèrent, lui avait demandé à quelle adresse il pourrait aller lui rendre sa visite.

Mais, rue des Pentes-de-Goron, au grand 8, mon cher confrère!

Il avait osé dire cela devant la femme et les enfants de son hôte suffoqué, et insisté:

— Car, partout où je vais plaider en province, c'est au b... que je descends; on s'y trouve réellement comme en famille.

Il me conta cela le lendemain matin:

— Si tu avais pu voir, me dit-il, la tête que faisaient ces idiots!

Je lui répondis qu'il y avait de quoi.

— En vérité, brailla-t-il, tu es aussi stupide qu'eux!

— Et Julia, et ta femme, fis-je, si elle savait?

— Ne t'inquiète pas de Julia, répondit Robert Graval. D'abord, elle est toujours en Amérique parce que, d'un commun accord, nous avons retardé la date de son divorce jusqu'à ce qu'elle soit à la tête de deux milliards de francs: un pour son type et un pour nous. C'est l'affaire d'une petite année ou de deux, pas davantage. Et puis, écoute, mon bon vieux, tu as ton petit intérêt dans ma combine, car je te donnerai dix millions dès que j'aurai touché le gros sac!

Il était devenu fou, complètement fou. Je ne voulus pas l'entendre plaider, mais sus qu'il avait provoqué un véritable scandale dans le prétoire par l'extravagance de ses arguments et perdu, une fois de plus, un procès.

Ce ne fut donc pas pour moi une bien grande surprise, un matin de mai 1933 — trois mois avant le drame — de voir un chauffeur de taxi venir sonner à ma porte. Il m'apportait une petite boîte de palisandre, de celles dans lesquelles la Régie française enferme les cigares de luxe. Mon adresse, presque illisible, y avait été griffonnée par Robert Graval, d'une main tremblante. J'y trouvai une centaine de louis d'or, des

boutons de culotte et les débris d'un assez grand nombre de billets de banque, déchirés en menus morceaux. Le chauffeur me tendit encore une lettre qui accompagnait l'envoi: *Mon cher ami, y déchiffrai-je péniblement, ça y est, j'ai mon milliard!* Et, sous sa signature, je lus qu'il demeurait toujours rue Bonaparte.

— Il a dû faire un héritage! me dit le chauffeur, regardez le billet de 1 000 francs qu'il m'a donné!

Le taxi m'emmena rue Bonaparte.

◆ ◆

C'était toujours la même concierge, et je la connaissais d'autant mieux qu'elle aidait jadis au ménage des Graval.

Je la trouvais tout éplorée. Au milieu du flot de ses paroles, j'entendis que mon ami était bien fou. Il avait renvoyé tous ses domestiques dans le courant de la semaine précédente, avant de peindre lui-même, aux sept couleurs de l'arc-en-ciel la porte extérieure de son appartement. Depuis cet exploit, elle le voyait monter et descendre l'escalier vingt fois par jour en chantant des airs grivois. Le matin même sortant dans la rue sans faux col ni souliers, mais coiffé de son huit-reflets et vêtu de son habit de soirée, il avait remis à la concierge 4 000 francs pour ses pauvres, et la même somme à un gardien de la paix qui passait. L'agent avait refusé cette petite fortune; Robert Graval l'avait alors jetée à ses pieds, sur le trottoir, puis il s'était enfui disant qu'il était appelé d'urgence au palais de l'Élysée par M. Albert Lebrun, et on ne l'avait pas revu.

— Il paraît, mon bon monsieur, me fit la concierge, que sa femme est morte à Chicago un mois après avoir divorcé de son Mac-Fye, et au moment où elle se préparait à rentrer en France! Alors, vous comprenez, ça lui a un peu tourné la tête!

Graval n'était pas loin. Il apparut soudain dans le costume décrit par la concierge. J'essayai de le faire remonter chez lui. Il refusa, me prit par le bras et, sans s'inquiéter le moins du monde des réactions des gens qu'effarait son étrange allure, il me fit suivre la rue, et ce fut à la terrasse du café des « Deux Magots » qu'il entreprit de me raconter son histoire.

— Non, me dit-il, ma femme n'est pas morte, et, de tous les bavardages de ma concierge, il n'y a qu'une chose de vraie: son divorce qui est un fait accompli depuis quinze jours. J'irai demain au Havre attendre ma femme qui débarquera du Paris, avec son petit milliard, mon ami, le petit milliard de francs qui lui a été attribué au moment de la liquidation de sa communauté. D'ores et déjà, je viens de louer un appartement meublé sur les Champs-Élysées, au Claridge, et c'est là que tu nous trouveras, demain soir, si tu veux bien nous faire le plaisir d'être des nôtres!...

J'acquiesçai pour ne pas lui déplaire.

— Et ta fille, interrogeai-je, accompagnera-t-elle M^{me} Graval?

— Ma fille! mais tu retardes, mon pauvre ami! Il y aura bientôt trois ans que sa mère me l'a renvoyée. En attendant le retour de Julia, je n'ai pas voulu la laisser innocente: elle est maintenant infirmière dans le service du professeur Martin-Weber, à l'hôpital de la Pitié!

Il renversa sur sa chemise blanche la moitié de la tasse de chocolat qu'il s'était commandée, appela le garçon, lui donna un billet de 100 francs, refusa la monnaie et, me laissant pantois, bondit jusqu'au kiosque à journaux, acheta un paquet du *Temps*, puis héla un taxi et lui jeta cette adresse: « Rue Lecourbe à côté de la mairie du XV^e, aux Pompes funèbres! »

La voiture n'avait pas encore disparu au tournant de la rue de Rennes qu'un jeune homme se présentait à moi. Il était un des neveux de Graval et venant de chez son oncle, n'avait pas eu de peine à nous rejoindre. La présence du fou à cette terrasse lui ayant été signalée par les passants.

— Qu'arrive-t-il? me fit le jeune homme.

Et il me montra une grande enveloppe que sa mère, sœur de Graval, venait de recevoir de mon ami. Elle renfermait d'abord un faire-part de la mort de M^{me} Julia Graval, pieusement décédée le 13 avril 1933, dans sa quarante-septième année, à Chicago (U. S. A.), munie des sacrements de l'église. Il y était encore dit que l'inhumation aurait lieu à Dinard, dans le caveau de la famille Graval, et que le 27 mai

La tête trouée de balles, Madeleine Lenormand...

— c'était le lendemain — un train spécial, réservé aux invités, partirait de la gare Montparnasse à 6 h. 30, et enfin que le président de la République avait accepté de conduire le deuil et le cardinal-archevêque de Paris de donner l'absoute.

Nous nous regardâmes, atterrés.

— Je suis interne des hôpitaux, me dit le jeune homme, et je vois bien que mon pauvre oncle fait de la paralysie générale. Il faut, coûte que coûte, le rattraper et le conduire dans une maison de santé!

— Avant toute chose, lui répondis-je, dites-moi si vous avez des nouvelles exactes de son ancienne femme. Est-elle morte ou vivante, divorcée ou toujours mariée en Amérique?

— Regardez! Une lettre du fou accompagnait le faire-part:

Julia, y disait-il à sa sœur, est morte le 13 avril, des suites de brûlures reçues au cours de l'incendie du grand bazar de Chicago dont elle était la propriétaire. Son divorce venait d'être prononcé. Par testament, elle me laisse un milliard d'héritage. J'ai fait revenir son corps par le paquebot Paris qui arrive au Havre le 26 mai, à l'aube. Pour l'ordonnance des obsèques, je te prie de lire le faire-part.

Il n'était pas question, pour le moment, de savoir si M^{me} Graval, morte ou vivante, approchait des côtes françaises sur le Paris, mais d'agir au plus vite pour retirer le fou de la circulation.

Nous le rejoignîmes aux Pompes funèbres où il entretenait les employés de ses fastueuses funérailles et, grâce à l'habitude qu'avait son neveu des aliénés, nous n'eûmes pas de peine à le conduire chez un maître de la psychiatrie en prétendant l'emmener à l'Élysée. Le diagnostic posé fut celui de paralysie générale, forme spéciale, bien connue et presque toujours mortelle, de la folie.

Deux infirmiers nous aidèrent à le conduire dans une maison de santé. Mais, son internement réglé, le cas de mon pauvre Graval me sembla si troublant que je pris la décision de remuer ciel et terre pour l'éclaircir.

J'allai d'abord à la Pitié. M^{me} Madeleine, l'infirmière dont il m'avait entretenu, ne s'appelait ni Graval, ni Mac-Fye, mais Lenormand. Madeleine Lenormand était, elle aussi, une enfant de l'Assistance publique, à laquelle, âgée de moins de deux ans, elle avait été abandonnée par des gens de passage à Paris, des étrangers probablement.

Elle avait vingt et un ans, et sa blondeur, l'ovale distingué de son joli visage qu'éclairaient des yeux très bleus, rappelaient étrangement Julia Graval, telle que je la connus aux plus beaux jours de son bonheur.

Mais, dis-je à la jeune fille, comment avez-vous rencontré M^e Graval?

— De la façon la plus simple, monsieur. Il est venu dans notre service, appelé, par ses occupations professionnelles, auprès d'un malade que je soignais. Il m'a dit que j'étais tout le portrait d'une fille qu'il avait perdue en bas âge et, revenant sans cesse me voir, m'a un jour proposé de m'adopter.

— Et vous avez accepté?

— J'hésite, monsieur! Je ne puis croire que cet homme-là possède toute sa raison, car n'est-il pas venu, la semaine dernière, m'annoncer qu'il était milliardaire? Je me rendis ensuite au Claridge: un monsieur et une dame Graval y avaient passé deux nuits les 24 et 25 mai!...

Dans l'état où se trouvait mon ami, je ne pouvais pas lui parler de mon enquête et me demandais même, très sérieusement, s'il n'avait pas eu, par hasard, à Paris, avec son ancienne femme riche ou pauvre, une rencontre au cours de laquelle sa raison avait complètement sombré.

J'en étais toujours là quand, après un mois seulement de séjour, il sortit de la maison de santé, apparemment guéri, après avoir menacé les siens de poursuites devant les tribunaux pour internement arbitraire. Il se fâcha encore avec tous ceux qui, de près ou de loin, avaient été mêlés à son aventure, avec

Mais rue des Pentes-de-Goron, au grand 8, mon cher confrère...

sa sœur, son neveu moi. Je ne devais pas mais le revoir.

Son cas demeura toujours aussi mystérieux pour moi, quand éclata le drame de l'avenue des Champs-Élysées.

Non loin du Claridge, il avait loué un magnifique appartement. Le gérant se souvenait qu'une femme mûre et une jeune fille, se ressemblant comme la mère et la fille, l'accompagnaient quand il alla signer le bail.

C'était au début de juillet. Il fit monter dans l'appartement un divan et deux chaises qui, dit-il au concierge, appartenaient à la femme de chambre. Son mobilier ne viendrait qu'au terme d'octobre, après les vacances qu'ils devaient passer dans leur villa de Cannes.

Le 14 juillet, des voisins qui, de leur fenêtre, regardaient défiler les troupes sur les Champs-Élysées, sentirent comme une odeur de cadavre émaner de l'appartement des Graval. Le concierge, qui les croyait à Cannes, fit des difficultés avant de laisser enfoncer la porte.

On trouva l'appartement du fou barbouillé de vermillon comme je vous l'ai dit et, à côté de M^e Graval, décharné — dont la mort fut, par le médecin-légiste,

(Suite page 15) JEAN PERRIGAULT.

J'ai volé ses secrets à l'ennemi.

Me voilà devenu l'amant de la première collaboratrice du plus dangereux de nos ennemis, ce professeur allemand de Cologne à qui, je dois dérober la formule secrète de son gaz toxique G. 127.

Pauvre et chère Lina ! Ainsi, la nuit dernière, croyant sceller l'amour de toute une vie, elle s'est passionnément donnée à un espion français qui s'empresse de l'abandonner dès qu'il aura mené à bien son entreprise ! Ce ne sera certes pas de gaieté de cœur, ni sans les plus profonds remords, car cette jeune fille est vraiment exquise, mais le devoir vous crée parfois les obligations les plus cruelles. Pratiquement, en dépouillant cette aventure de tout côté sentimental, je me suis fait une alliée et il faudra bien qu'elle m'aide, inconsciemment ou de bon gré...

Partis de Bonn, où nous avons passé une nuit ardente, nous voici donc de retour à Cologne. Une mauvaise nouvelle attend ma maîtresse : un télégramme l'appelle à l'enterrement d'un oncle et il faut qu'elle parte au plus tôt.

Je vais donc téléphoner pour qu'on lui envoie une automobile, puis, pendant qu'elle s'apprête, apercevant son sac à main oublié sur une des tables du laboratoire, j'y prends la clef du coffre qui renferme les formules secrètes du professeur. Depuis quinze jours que j'attendais cette occasion, je l'ai enfin, ce précieux sésame !

Elle ne s'aperçoit pas de mon geste. L'automobile est en bas. Un baiser, de brefs adieux et la voilà partie : elle ne reviendra pas avant le lendemain soir.

Le temps ne me manque pas. Commencions par nous munir d'un vieux clou d'appareil photographique, que Muller, mon logeur, m'a vendu d'occasion cent marks : un 13-18, avec un bon objectif et douze châssis.

J'ai attendu 11 heures, moment où l'on n'est jamais dérangé, pour pénétrer dans la chambre mystérieuse dont j'ai refermé sur moi la porte grâce au mécanisme particulier dont je connais maintenant l'usage. C'est un jeu sûr d'ouvrir le coffre, mais combien bat mon cœur quand je touche ainsi au but !

Voici l'enveloppe close et les papiers que Lina y a enfermés l'autre jour devant moi. Je les connais et les ai déjà lus. Voici également la lettre du G. Q. G., signée : Ludendorf, dont je vous ai parlé l'autre jour ; puis une liste des marchés passés avec la quantité de produits spéciaux à recevoir : chlore, phosgène, chlorure de carbone, chloroformiate de méthyle, bromure, acétone, acide picrique, etc... Enfin, un petit papier qui indique certaines quantités d'éthyle, acide sulfhydrique, chlore, arsine, brome, mais sans mentionner aucune précision. Dans sa laconique sécheresse, ce papier me brûle les doigts ; il est écrit tout entier de la main du professeur et il me semble vaguement qu'il possède une grande valeur. Pourtant, il n'y est rien mentionné qui doive retenir mon attention.

Je photographie toutes ces pièces avant de les remettre soigneusement en place.

Les épreuves sont excellentes, encore que j'aie dû développer les plaques et tirer les papiers dans les w.-c. particuliers du

(1) Voir nos 391 à 440.

A onze heures, j'ai pénétré dans la chambre mystérieuse.



AGENTS SECRETS

Souvenirs inédits du 2^{me} Bureau

Au cœur des Usines de mort

professeur, transformés en cabinet photographique pour la circonstance. Demain, je pourrai mieux les étudier en compagnie de mon camarade Hans, un collaborateur suisse de notre S. R. qui viendra spécialement de B... à Cologne pour que je lui dise où j'en suis de ma mission.

La journée n'est pas terminée qu'un coup de téléphone m'annonce le retour de Lina dans la nuit. C'est décidément le grand amour et, dès que je la serre dans mes bras, cette romantique Allemande en veut la preuve... Il ne m'est point désagréable de lui céder, encore que les lieux ne s'y prêtent guère.

Comblée, elle m'exprime sa reconnaissance en me proposant d'aller tous deux, le lendemain, à la campagne. Le professeur ne viendra pas encore à son laboratoire :

— Comment va-t-il ?
— Le mieux du monde, me répond ma maîtresse ; j'ai d'ailleurs l'impression qu'il n'a jamais été malade. Sans doute, a-t-il voulu se livrer chez lui à des travaux particulièrement sérieux ; en tout cas, il viendra dans deux jours reprendre ses documents dans le coffre.

Et moi qui en ai toujours la clef dans ma poche ! Un moment d'inattention de Lina me permet de la remettre à sa place dans son sac où je l'avais prise le matin et, son père demeurant encore chez l'oncle défunt, nous nous rendons prosaïquement dans un hôtel voisin de la gare, passer une seconde nuit d'amour.

quelques pas à faire pour rejoindre mon camarade Hans dès sa descente du train.

Le voici. Nous nous étreignons avec joie. Il logera, lui aussi, chez les Muller, et en l'y conduisant, je lui demande des nouvelles de France. Il me les donne aussi rassurantes qu'elles pouvaient l'être au printemps de 1918, quand l'armée américaine entra en ligne.

Mais c'est surtout de ma mission qu'il m'entretient : mes lettres lui sont bien parvenues, il les a transmises à Paris et a reçu de notre chef cette réponse impérieuse à me transmettre : « Aboutir au plus vite, coûte que coûte. »

Je le mets au courant de ce que j'ai fait, sans lui cacher ma liaison avec Lina. Il hoche la tête.

Dans ma chambre, je lui ai montré les photographies faites la veille.

— Où sont les documents originaux ?
— Mais dans le coffre.
— Et tu as la clef du coffre ?
— Non, je l'ai rendue à Lina.
— Il faudra donc la lui reprendre !

Il s'est assis devant ma table et, loupe en main, épluche, l'une après l'autre, mes épreuves auxquelles il attribue une valeur considérable, et ne quitte pas des yeux celle où figure la liste des produits à recevoir par l'usine :

Chlore, 20 l. ; phosgène, 8 l. ; chlorure de carbone, 10 l. ; chloroformiate de méthyle, 5 l. ; bromure, 2 l. ; acétone, 1 l. ; acide



Une descente de police devait avoir lieu.

Elle veut absolument que je l'appelle... ma fiancée, car, pour elle, notre mariage est proche : son oncle, me dit-elle, avait du bien dont son père va hériter. Elle sera aisée, sinon riche.

— Bien sûr, suis-je obligé de répondre, mais il faut attendre d'abord la fin de la guerre !

— Oh ! répond-elle, je partirais dès maintenant avec toi jusqu'au bout du monde s'il le fallait !

— Et si je te rappelais un jour cette promesse ?

— Je la tiendrais.

Mais cette question ne laisse pas de la troubler :
— Je t'ai trouvé un peu rêveur ce soir, fait-elle, un peu inquiète. Te serait-il arrivé quelque chose de fâcheux ?

Une nouvelle preuve d'amour dissipa vite son inquiétude.

◆ ◆

Si j'avais emmené Lina dans un hôtel proche de la gare, c'était afin de n'avoir que

picrique, 1 l. ; sulfure d'éthyle, 1 l. ; bromure de benzyle, 1 l. ; acide cyanhydrique, 1 l.

Tous ces produits doivent être livrés en application des marchés EMJ 173 et en aucun cas ne figurer sur les états d'apurement des autres livraisons.

Les analyses de réception doivent être poussées aussi loin que possible afin d'avoir la certitude absolue que les produits sont purs. Tous ceux rentrant dans la classe I seront dirigés sur l'atelier Est ; la classe II sur l'Ouest ; les classes III et IV respectivement sur le Nord et le Sud.

Des ordres ultérieurs seront donnés pour la réunion de ces produits.

Ainsi est conçue cette pièce.

— Tu as remarqué, en bas du papier, cette petite indication écrite en caractères minuscules : R'Az ?

— Ma foi, non.
— R'Az, poursuit mon camarade, que peut bien signifier cette formule ?

Nous en cherchions le sens depuis une heure quand il me vint à l'esprit qu'en termes de chimie Az signifiait azote, et que nous nous en servions à l'usine pour désigner l'acide azotique, encore appelé acide nitrique.

— Dans ce cas, fit Hans, R' pourrait bien signifier réactif. Qu'en penses-tu ?

A plusieurs reprises, nous avions eu recours à l'acide nitrique pour déceler des écritures « sympathiques ».

Il se pouvait donc parfaitement qu'on utilisât ce moyen pour qu'une partie du document ne fût lisible que pour des initiés. Quelle était cette partie secrète ? Mon camarade était sceptique :

— En tout cas, conclut-il, il nous faut la clef du coffre et cela par n'importe quel moyen pour pouvoir soumettre aux vapeurs nitriques le fameux document donc tu parles. Débrouille-toi.

— Mais que veux-tu que je fasse ?

— Je vous invite à déjeuner ce midi, toi et ta belle amie ; nous tâcherons de la griser légèrement et, dans l'après-midi au laboratoire, elle s'assoupira peut-être. Alors tu fouilleras dans son sac.

Quel procédé ! J'en suis d'avance tout honteux.

Lina, heureusement, me l'épargne.

Au laboratoire, où je la retrouve plus amoureuse que jamais, un coup de téléphone l'appelle chez le directeur et elle s'y rend, laissant son sac sur la table.

Mon cœur saute littéralement dans ma poitrine, je bondis sur la bienheureuse clef qui est toujours où je l'avais placée, dans la petite poche située à l'intérieur. Maintenant, aurai-je le temps de m'emparer du document, ou dois-je remettre à ce soir l'opération ? Tant pis, j'essaie et risque ma chance, l'audace m'a toujours réussi : pourquoi cette fois-ci n'aboutirais-je pas ?

Je me précipite et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, j'ai ouvert la porte, puis le coffre. J'ai saisi le document, refermé le tout rapidement et, la sueur au front, je surgis de la petite porte au moment où Lina rentre dans le bureau. Elle reste clouée sur place : fort heureusement, j'ai mis le papier dans ma poche et la clef se dissimule facilement dans ma main.

— J'avais cru, fis-je d'une voix que l'émotion rendait rauque, il m'avait semblé entendre du bruit dans la pièce et cela me semblait si étrange que j'y suis entré pour voir.

Droite, immobile, très pâle, Lina plonge dans les miens ses grands yeux bleus.

— Walter ! gémit-elle.

Les mots n'arrivent pas à sortir de ses lèvres tremblantes et, prête à chanceler, je la vois s'appuyer à la table, comprimant de sa main les battements tumultueux de son cœur.

— Walter ! Walter !
J'ai tenté de la prendre dans mes bras, de prononcer quelques phrases inutiles, mais Lina me repousse :

— Ne mens pas, gémit-elle enfin. Voistu, maintenant, j'ai bien compris : dès le premier jour, tu nous a tous trompés, tu es un espion et n'es venu ici que pour te livrer à une triste besogne. Malheureusement pour nous, je suis bêtement et stupidement tombée dans le piège que tu m'as tendu.

— Lina, Lina chérie, je te jure que je n'ai pas voulu te tromper.

— Laisse-moi achever, continue-t-elle.

J'avais en toi la plus absolue confiance et je te croyais vraiment sincère, mais, hélas ! je me suis trompée lamentablement et maintenant il va falloir payer chèrement mon erreur.

« Ecoute, Walter, il faut que nous nous séparions tout de suite ; il n'est plus possible que tu restes ici. Allons chez moi, il importe que nous nous mettions d'accord. »

« Tout à l'heure, notre directeur m'a avertie qu'une nouvelle descente de police devait avoir lieu incessamment ; les services de renseignements ont été informés de manière certaine qu'un ou plusieurs espions opéraient dans l'usine ; il ne m'a pas caché que cette fois l'enquête serait extrêmement serrée. J'ai été un peu angoissée, car j'ai pensé à toi, puis je suis arrivée et j'ai tout compris. »

« Cependant, en souvenir de la joie que tu m'as donnée et pour me conformer aux leçons de la Lorraine qu'était ma mère, je ne te livrerai pas. Au contraire, je l'aidrai à fuir, car je sais que ce que tu as fait, c'est pour ton pays, qui est un peu le mien. Je sais que tu as une âme fière et honnête et que tu n'es ni un lâche, ni un traître. Maintenant, dis-moi la vérité ; que voulais-tu faire ici ? »

Tant de magnanimité douloureuse me laissa presque anéanti et, dans ce moment-là, au pardon et à l'appui de Lina, j'aurais préféré la pire lutte avec la police :

— Lina, suppliai-je, je te le jure, je ne suis venu me livrer à aucune besogne malhonnête, ni à aucun acte repréhensible. Je voulais obtenir le moyen de combattre la mort atroce que, par des moyens chimiques, les Allemands veulent lancer sur nos malheureux soldats. Je n'ai jamais cherché autre chose et, en toute sincérité, je ne pouvais pas te mettre au courant, tu en conviens, n'est-ce pas ? C'est avec désespoir que je m'arrache à ton amour et je ne sais comment l'exprimer mon infinie gratitude pour ta générosité !

— Tu ne me dois pas la moindre reconnaissance, Walter...

Elle s'arrêta et, dans un sanglot :

— Mais pourquoi t'appeler Walter,

Walter Looslie, d'un nom qui n'est pas le tien ?

« Dis-moi, pour que je le porte en moi jusqu'à mon dernier souffle, dis-moi au moins quel est ton vrai prénom ? »

— Louis...

— Eh bien ! Louis, je te répète que tu n'as pas à me remercier, continua la jeune Allemande ; je fais mon devoir d'amante en facilitant ta fuite. Prépare-la, va-t-en tout de suite, car, ce soir, il serait trop tard.

— Mais comment partir brutalement sans que tu sois compromise et, peut-être, emprisonnée ?

— Ne t'occupe pas de moi ; jusqu'à demain je suis tranquille. Si les policiers m'interrogent aujourd'hui à ton sujet, je répondrai que tu as pris un jour de congé en remplacement d'heures supplémentaires que tu fis dans la semaine. Mais va-t-en, Louis ; profite du répit que je te procure pour franchir notre frontière ; il est indispensable que, demain matin, tu ne sois plus sur le territoire allemand.

— Et les Muller ? m'inquiétai-je. Que va devenir ce pauvre soldat de la Land-sturm à qui j'ai raconté que j'étais suisse pour qu'il me loge chez lui, et qui a eu la gentillesse de me faire passer pour son petit-cousin auprès de la direction de ton usine ? La police va sûrement l'accuser de complicité avec moi.

— Je le crains fort, répondit Lina. Mais, avec un peu d'argent, on peut toujours s'arranger avec les autorités de Cologne. De combien de marks disposes-tu ?

— En réservant la somme nécessaire à mon retour en France, je puis te donner 10 000 marks pour les Muller. Est-ce assez ?

— Il n'en faut pas tant ! Quant à moi, c'est avec mon père que je m'accrocherai le plus durement. Ne pensons pas à cela. Fuis rapidement, ne te montre pas dans les rues de Cologne. Louis, Louis chéri, je ne serai heureuse que lorsque je te saurai parti !

— Je dois cependant passer chez les Muller, prendre mes valises et des papiers.

— Louis, je te le défends. Je vais y aller à ta place ; je dirai à leur petit garçon de te les apporter devant la gare et te commanderai, au garage d'à côté, une voiture dans laquelle tu fuis jusqu'à la frontière suisse.

Elle a bondi hors du laboratoire et, maintenant que je suis seul, on dirait que le papier volé brûle ma poche. Que contient-il ? Il faut que je le sache tout de suite. S'il est banal, ma mission est manquée, mais cela, je ne puis vraiment pas le croire. Filons vite au laboratoire : je débouche un flacon d'acide azotique et je déplie au-dessus mon papier. La fumée épaisse me suffoque, mais je me retiens pour ne pas pousser un cri de fou : en plein travers du papier se trouve la magique formule ; je ne la détaille pas, nous le ferons tout à l'heure ; maintenant, ce qu'il faut, c'est filer.

Je vais donc quitter ces lieux qui, malgré tout, ne me laisseront pas un mauvais souvenir. Si j'ai passé ici par nombre d'alternatives, souvent pénibles, je m'en suis bien tiré, grâce à l'admirable dévouement de Lina.

La voilà qui revient, de plus en plus pâle ; elle m'épouvante, mais j'espère qu'une fois que je serai parti elle pourra enfin respirer.

— Tout est prêt, dit-elle en soupirant. Chez les Muller, je me suis rencontrée avec ton ami Hans. Il t'attend chez le garagiste. C'est même lui qui a rempli et porté les valises. Maintenant, fuis, fuis vite, car je ne vis plus ; tout à l'heure, dans la rue, ne m'a-t-il pas semblé qu'un policier me suivait ? Pars, Louis, et, si un jour, tu te souviens en France de ta maîtresse, donne-lui de tes nouvelles, car je serai contente de te savoir sain et sauf. Adieu, Louis.

— Oui, Lina, je t'écrirai dès qu'il n'y

Aucun incident à la frontière germano-helvétique.

aura plus pour toi de danger à recevoir une lettre.

Mais l'émotion me serre la gorge et, pour ne pas pleurer à mon tour, je me précipite au dehors après une dernière étreinte.

Là-bas, devant le garage, Hans fait les cent pas en proie à une nervosité qui s'explique. Une poignée de main silencieuse. Malgré mon émotion, une lueur de joie doit briller dans mes yeux, car je vois qu'il a compris que nous avons gagné.

La voiture est prête, c'est une Mercedes très puissante, carrossée en conduite intérieure. Au chauffeur qui veut savoir où nous allons, j'explique que ce sera d'abord à Aix-la-Chapelle d'où nous continuerons en direction de Constance. Inutile de lui fournir de plus grandes précisions.

Impossible également de parler devant lui, et c'est tout juste si je me risque à glisser à l'oreille de Hans une courte phrase : « Réussi ; j'ai tout ce qu'il faut ».

Nous dinons rapidement dans une brasserie d'Aix-la-Chapelle. Devons-nous continuer, Hans et moi, de voyager dans la même voiture, ou partager les risques en allant chacun de son côté ? Je voudrais que nous nous séparions, mais tel n'est pas l'avis de mon camarade qui préfère que nous ne nous quittons pas, tout en nous partageant les papiers.

En route. Une voiture est derrière nous. Nous poursuit-elle ? Pendant quelques minutes, le doute m'étreint, mais ce sont simplement des voyageurs qui, plus pressés, ne tardent pas à nous dépasser.

Jusqu'à la ligne de contrôle allemand le voyage se poursuivra sans aucun incident notable et la frontière germano-helvétique, nous arriverons même à la franchir avec une facilité étonnante. Hans possède un passeport diplomatique et me sacre son secrétaire. Il n'en fait pas davantage pour en imposer aux Allemands. Un vague regard dans nos valises :

— Vous pouvez passer ! Jamais un homme ne dut pousser un tel soupir de soulagement.

... Le lendemain, j'étais à Pontarlier, le surlendemain à Paris, et, tout de suite, introduit auprès de mon colonel qui, pour la circonstance, a convoqué dans son bureau deux officiers d'État-Major.

Silencieusement, mon chef me serre la main et, quand, lui ayant remis tous les papiers, je lui demande la permission de prendre congé.

— Brunet, me dit-il, vous venez de rendre à la France un immense service.

ÉPILOGUE

En possession de documents précis, les États-Majors alliés prennent toutes les précautions nécessaires en pareil cas. D'autre part, certaines ambassades neutres font connaître à Berlin que, dans le cas où l'Allemagne mettrait ses projets à exécution, les Alliés se réserveraient le droit d'user de terribles représailles.

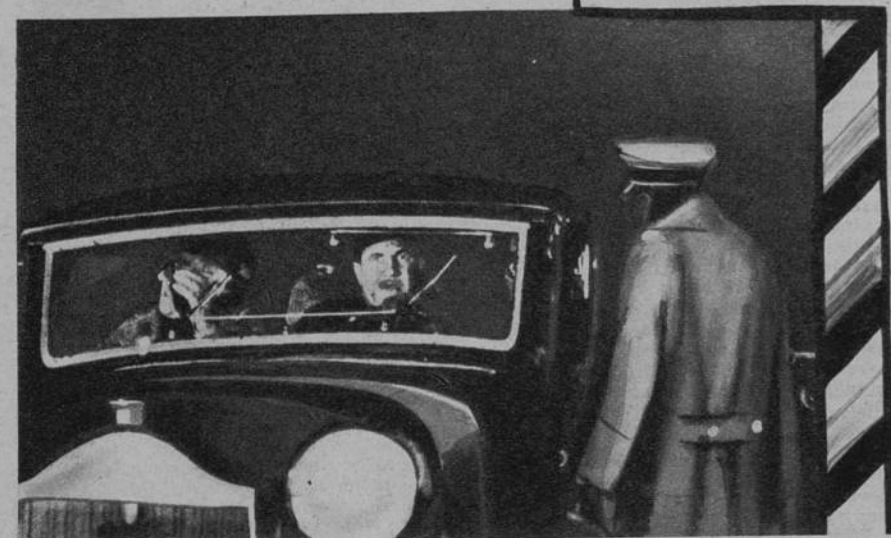
Ainsi furent annihilés avant leur mise en œuvre les moyens désespérés et criminels que l'Allemagne aux abois se proposait d'utiliser.

Au cours de l'occupation de 1919, j'ai essayé de me renseigner sur les héros de ce drame. J'ai appris que Lina Bayer avait suivi son père dans sa retraite campagnarde. Pour les Muller, après avoir été, pendant plusieurs jours, cuisinés par la police spéciale, ils avaient été mis hors de cause, leur bonne foi ayant été reconnue.

LOUIS BRUNET.

FIN

Halt!



On accuse, on plaide, on juge...

LE MÉNAGE DE ROMÉO ET DE JULIETTE

Un aimable couple qui, il y a quelque sept ou huit ans, a fait un mariage d'amour, fort compréhensible d'ailleurs, car la jeune femme est jolie avec de grands yeux violets sous des cheveux roux et le mari séduisant avec son visage énergique et sa carrure d'athlète.

Les voisins s'extasiaient sur la bonne entente du ménage. Chaque maison parisienne est une sorte de ruche où chaque alvéole se préoccupe toujours plus ou moins de ce qui se passe dans l'autre alvéole.

— Ah, ces Dupont ! soupirait la vieille dame du cinquième, quel couple d'amoureux ! Il faut les entendre se parler : ma chérie, par ci... mon chéri par là, et des baisers dans l'escalier.

La jeune femme du premier approuvait : — Un vrai duo... Des amoureux... Roméo et Juliette !

Jusqu'à la concierge qui, avec des trémolos dans la voix, conta, durant un court séjour en province, « Roméo » avait écrit à « Juliette » deux fois par jour : une lettre le matin, une carte le soir et, sur chaque carte, il lui envoyait des millions de baisers...

Or, quelle ne fut pas la surprise de l'honorable grande prêtresse du cordon, de la vieille dame du cinquième et de la jeune femme du premier, quand elles apprirent que... Juliette avait quitté le domicile conjugal et demandait le divorce.

— Le divorce, gémit le trio éberlué, le divorce, mais pourquoi ? Pourquoi ? Écoutez l'assignation lue, l'autre jour, à l'audience de la troisième chambre du tribunal civil :

« Considérant que le sieur Dupont rendait l'existence impossible à sa femme qu'il gratifiait sans cesse d'insultes, de gifles et de coups de poing ;

« Considérant que, d'après une lettre jointe au dossier, le sieur Dupont se préoccupait beaucoup de l'avis de ses voisins et qu'il écrivait à sa femme : « Il est nécessaire, pour ma dignité de commerçant établi (sic) que tous croient que nous formons un ménage non seulement paisible, mais amoureux ; à la vérité, je ne t'aime plus depuis longtemps et j'ai besoin, lorsque nous sommes seuls, de te le prouver » ;

« Considérant que le mari, pour prouver, comme il le disait, son manque d'affection à sa femme, la frappait violemment, se servant volontiers pour ce faire d'un poste de T. S. F. »

Emploi imprévu d'un appareil radiophonique !

« Considérant que le sieur Dupont savait qu'on les appelait, lui et sa femme, « Roméo et Juliette », et que ce double surnom lui était fort agréable et que, plus il s'ingéniait à le mériter en public, plus il maltraitait sa femme dès qu'ils étaient seuls... »

Le tribunal a estimé que « Roméo » avait bien mérité d'être quitté par « Juliette » en faveur de laquelle il a prononcé le divorce.

Mais fiez-vous donc aux apparences !

QUAND LES SOURIS DANSENT

Justice de paix du huitième arrondissement : un propriétaire demande l'expulsion d'un sien locataire, lequel est en même temps poursuivi par sa voisine de palier, qui lui réclame deux mille francs de dommages-intérêts pour préjudice moral et perte de clientèle.

LE JUGE DE PAIX, après avoir lu et relu l'assignation. — Cette histoire est très compliquée. (S'adressant au locataire poursuivi.) Voyons, monsieur, vous êtes poursuivi par votre propriétaire et par votre voisine : pourquoi ?

LE LOCATAIRE, très digne et solennel, avec une épaisse moustache grise de gendarme ou de notaire de province. — Monsieur le juge de paix, les réclamations de ces deux personnes, mon propriétaire et la modiste ma voisine, s'expliquent, paraît-il, par ma profession.

LE JUGE DE PAIX. — Et quelle est votre profession ?

LE LOCATAIRE, de plus en plus solennel. — Éleveur de souris.

LE JUGE DE PAIX, sursautant et reculant comme si les souris étaient devant lui. — Vous dites ?

LE LOCATAIRE, scandant les mots. — Je dis é...le...veur de sou...ris.

LE JUGE DE PAIX. — Bizarre profession. LE LOCATAIRE, sentencieux. — Chacun a le métier qui lui plaît, monsieur le juge de paix. Je fais, quant à moi, toutes réserves sur celui de magistrat.

LE JUGE DE PAIX. — Soyez poli, monsieur.

LE LOCATAIRE. — Je le suis, mais je répète que chacun choisit son métier. Durant quarante ans, j'ai été fonctionnaire ! Eh bien ! mis à la retraite, veuf, seul dans la vie, je n'ai pu me résoudre à l'inactivité

et j'ai décidé de prendre un métier agréable et original : j'ai choisi celui d'éleveur de souris.

LA MODISTE, qui, jusqu'alors, n'avait rien dit. — Métier agréable pour les voisins, car, en l'absence de Monsieur, ses pensionnaires dansent dans l'escalier et mes clientes se sauvent... C'est pour avoir perdu ainsi plusieurs clientes que je réclame des dommages-intérêts à ce monsieur.

LE LOCATAIRE, dédaigneux. — Vos clientes sont des poltrones.

LA MODISTE. — Possible!... Elles sont ainsi, elles viennent chez moi pour voir des chapeaux et non pour assister à un quadrille de souris.

LE PROPRIÉTAIRE. — Quant à moi, je réclame l'expulsion de mon locataire, mes autres locataires se plaignent sans cesse de se rencontrer (sic) avec des souris en promenade dans l'escalier.

LE LOCATAIRE. — Mes souris ne dansent pas le quadrille et ne se promènent pas dans l'escalier : elles sont obéissantes et restent chez moi... D'ailleurs, vous allez juger de leurs qualités.

Et il pose sur le « comptoir » du juge de paix deux souris blanches, qui font sauter les femmes vers la porte. Mais « l'éleveur » remporte une manière de triomphe, car le juge de paix se déclare incompétent pour la demande d'expulsion du propriétaire et déboute la modiste de sa demande en dommages-intérêts :

— Allez, monsieur, conclut le magistrat, remportez vos souris et gardez-les chez vous !

PAR PERSONNE INTERPOSÉE

Le dentiste ouvre la porte de son cabinet et introduit une cliente qui se tient le visage. Elle est jeune, blonde, menue, charmante... malgré l'enflure d'une joue.

— Allons, allons ! mademoiselle, calme l'homme de l'art, nous souffrons donc tant que cela ?

— Affreusement.

— Voyons...

Elle s'installe dans le fauteuil des supplices, il prépare ses instruments, examine la bouche, où les jolies dents nacréées ne semblent pourtant pas destinées à faire souffrir leur propriétaire.

— Ce n'est rien, affirme-t-il, une méchante dent de sagesse qui n'a pas assez de place, quelques pointes de feu et il n'y paraîtra plus.

Elle sourit déjà rassérénée.

— Je vais un peu mieux, soupira-t-elle. Sans doute, alla-t-elle même tout à fait bien les jours suivants, car elle accueillit d'un tendre regard les compliments du dentiste.

Une idylle commença qui suivit un graphique normal : baisers et serments, promenades alanguies quand les premiers rayons d'un pâle soleil de printemps grisent comme un petit vin trop sec, haltes en banlieue dans les guinguettes qui sentent les pommes de terre frites, l'herbe mouillée et la poudre de riz à bon marché...

Et puis, un soir, après des promesses solennelles échangées dans la féerie d'un émouvant crépuscule, la jolie fille, dont le mal de dents s'est transformé en mal d'amour, ne refuse plus rien...

Les remords viennent, elle pleure, il la console avec les mots éternels :

— Je t'aime, je t'adore, tu seras ma femme.

D'autres rendez-vous... caresses frénétiques... accord parfait... toute la gamme des troublantes voluptés et... le fiancé disparaît après une lettre vague :

« Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, oubliez-moi ».

La petite abandonnée n'accepte pas cette décision, elle se précipite chez le dentiste, elle attend longtemps, longtemps, puis, finalement, est introduite dans le cabinet dentaire où elle vint faire soigner cette méchante dent si mal nommée, puisqu'elle ne lui donna guère de sagesse.

— Monsieur, dit-elle, je voudrais voir le dentiste ?

— C'est moi, madame.

— Non, monsieur.

— Comment non ?

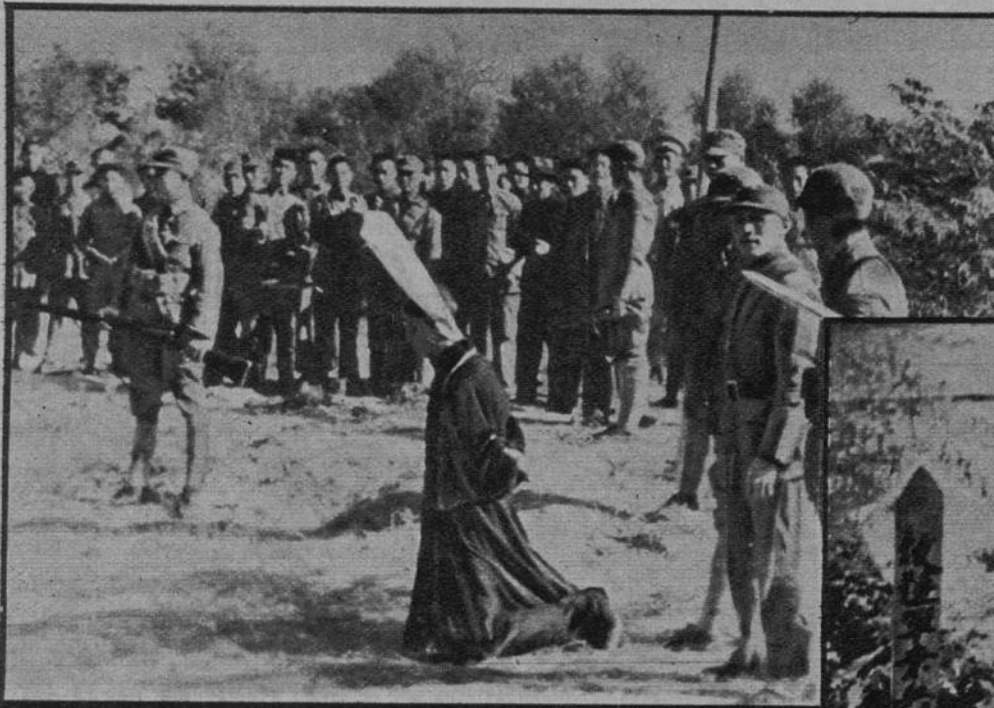
— Le dentiste qui m'a soignée ici a été mon fiancé et ce n'est pas vous.

— En effet... d'ailleurs, le fiancé dont vous parlez était mon mécanicien qui, durant trois mois, m'a remplacé et c'est lui qui vous a soignée.

Devant ce nouveau coup du sort, la pauvre s'effondra et s'en fut chez l'avoué pour assigner en cinquante mille francs de dommages-intérêts le dentiste responsable, à ses yeux, du dommage que lui a causé son mécanicien, lequel a d'ailleurs disparu.

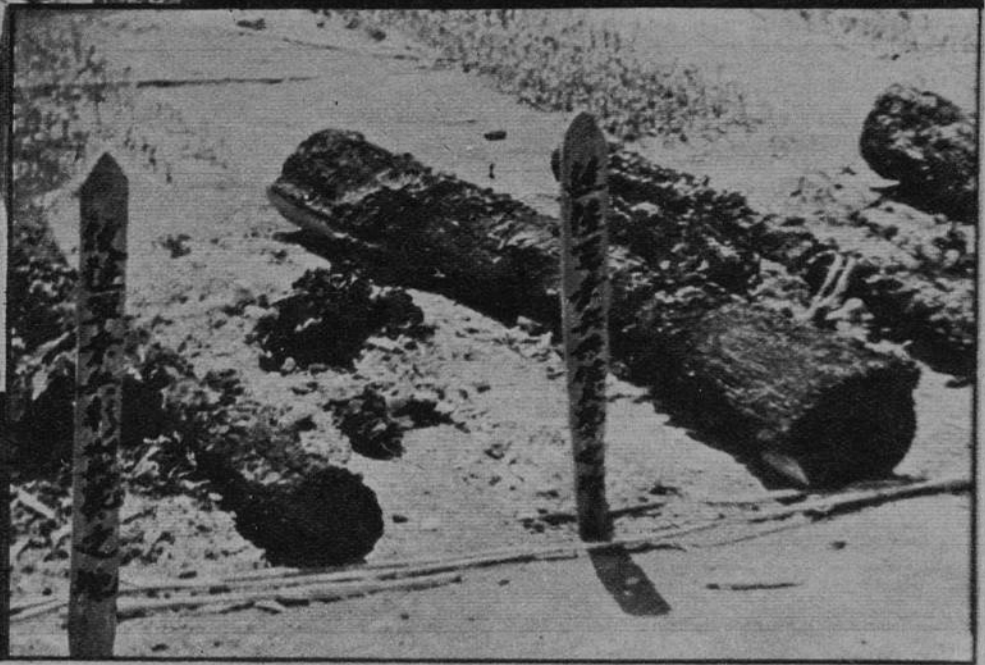
On se demande ce que le Tribunal pensera de cette responsabilité par personne interposée.

SYLVIA RISSER.



Les Chinois ont toujours marqué une extraordinaire indifférence devant la mort. Quant à nous, nous ne pouvons que nous étonner en voyant, par exemple, ce spectacle : un bandit a été condamné à être fusillé ; on le conduit sur le lieu du supplice : on le met à genoux, les mains liées derrière le dos et une pancarte de bois attachée à sa tête, où l'on a inscrit la liste de ses crimes. Qu'attend le bourreau pour faire son office ? Il attend que le photographe que l'on avait annoncé soit là, pour prendre un cliché de la macabre cérémonie. Notre surprise cependant ne s'arrête pas là. Au lieu d'enterrer comme tout le monde le corps du supplicié, un sort particulier lui est réservé. Sur sa tombe, on ne se contente pas de planter un pieu qui indique en quelques mots le motif de l'exécution : on place à côté un tronc d'arbre à demi carbonisé : signe d'infamie. (R.)

MÉPRISÉS JUSQUE DANS LA MORT



Tribunaux Comiques

LES SALAIRES DE LA PÉRIGOURDINE

La barre du conseil des Prud'hommes est présentement occupée par un ménage antique et solennel qu'on jugerait habillé par Daumier. C'est dire qu'il n'est pas mis à la dernière mode.

Près d'eux, un demi-pas en arrière, une personne au profil de brebis, au costume villageois inénarrable.

La demanderesse.

Elle répond au doux nom d'Éléonore Pichichoux.

— Eh bien, dit le président, que réclamez-vous, mademoiselle Pichichoux ?

— Heu !...

— Oui, je vois, vous êtes intimidée...

Eh bien, je lirai la citation... « M^{lle} Éléonore Pichichoux, native de Périgueux, a servi trois mois chez les époux de X... Elle réclame six cents francs de salaire, gagnés pendant ce temps chez M. Y..., fabricant de charpentes, boulevard Poniatowsky... »

— Hum ! Je ne saisis pas très bien... Voyons, M^{lle} Pichichoux, étiez-vous domestique ou dans un chantier ?

— Hi !... risque la Périgourdine.

— Enfin, répondez, mademoiselle Pichichoux !...

— Je vais le faire pour elle avec votre permission, lance alors un soldat qui sort, désinvolte, de l'assistance. Parce que, messieurs, elle a du mal à s'exprimer.

— Nous nous en sommes aperçus... Seulement, qui êtes-vous, militaire ?

— Une main sur le cœur, il répond, baissant les yeux, un peu rose et plein de candide modestie :

— Son futur :

Et il parle, ayant du même coup conquis les juges et l'assemblée.

— Voilà comment que c'est venu. Monsieur et Madame avaient écrit à Chambourneuf-les-Roseaux où qu'était M^{lle} Pichichoux, exprès pour qu'elle vienne servante chez eux.

— Erreur, erreur, grince M^{me} de X...

— C'est pas à vous que je parle, réplique le militaire, je sais ce que je dis !

— Bravo ! approuve la salle.

— Donc, elle arrive chez ces monsieur-dame, mais, au bout de trois jours, sa maîtresse lui dit : « Éléonore, vous irez chez M. Y... de ma part. Vous lui direz que c'est pour ce que je lui ai parlé. » Elle y va. Le type en question lui montre un tas de bois et lui dit : « Vous allez me le fendre et me le scier. Quand vous aurez fini, il y en aura d'autre ». Elle, bonne fille, s'y colle, prend la hache, et aïe donc !... Je te fends et je te refends !... Oh ! elle est forte, Éléonore. A la fin de la journée, elle avait abattu l'ouvrage d'une équipe. « Bon, que fait M. Y... C'est pas mal du tout. Revenez demain. » Le lendemain, elle y retourne, en abat encore autant, puis recommence le jour d'après, et le jour qui s'ensuit, jusqu'à la fin de la semaine. Là, le brave homme, lui refile un mot pour sa maîtresse en lui disant : « Elle saura que vous avez bien travaillé, M^{me} de X... Vous verrez, elle sera

contente. » Effectivement, le soir du même samedi, la dame prend la lettre, baille un sourire à Éléonore et lui fait manger de la tarte avec un peu de sucre en poudre...

— C'est une infamie, s'égosille la défenderesse.

— Vous, on vous demande rien, repart le soldat. Je sais tout et mieux que quiconque, attendu que c'est moi qui l'ai dégustée, la tarte au sucre... Bon !... Le lundi arrive, Éléonore est de nouveau renvoyée chez l'entrepreneur, puis le mardi, le mercredi, et comme ça jusqu'à la Saint-Glinglin.

« Arrive tout de même un jour où que le type aux troncs d'arbres, il remet à ma fiancée une grosse enveloppe pleine de billets et de pièces qui faisaient : tic toc. Ma fiancée me la fait tâter et me dit : « C'est pour les singes ».

— Dites donc ! tonitrua la dame.

— Taisez-vous, repique le militaire. C'est pas poli, je le sais, mais vous le méritiez. Et voilà la combine : ces gens-là payaient Éléonore pour leur faire le ménage le matin et un peu le soir, et puis ils récupéraient leur pognon en l'envoyant gratter chez leur copain.

— Monsieur le président, c'est une infamie, siffle M^{me} de X... Nous avons fait venir cette enfant auprès de nous pour l'obliger. Mais nous ne serons pas éternels. A Paris, une domestique est comme l'oiseau sur la branche. Nous avons donc jugé bon de lui faire apprendre un métier pour quand nous n'y serions plus...

— Des blagues ! lance le militaire.

— Grossier personnage ! réplique la défenderesse... D'ailleurs Éléonore ne nous aurait jamais rien réclamé si on ne lui avait pas monté la tête.

La fille qui a « la tête montée » la remue de gauche à droite, sans doute pour faire savoir qu'elle ne partage pas cette opinion.

— Enfin, conclut M. le président, le témoin a vu de l'argent dans l'enveloppe.

— Il l'a tout au plus senti, palpé.

— L'avez-vous remis à celle qui le gagna ?

— Elle en aurait fait peut-être un mauvais usage. Et puis je la payais pour nous servir toute la journée. Donc, qu'elle ait travaillé chez moi ou chez un ami, elle me devait son temps, et ce moyennant la somme convenue, sans supplément.

— C'est un point de vue, concède M. le président... Toutefois, comme il semble que ce travail supplémentaire doit être rémunéré... voyons... eh bien, vous verserez la moitié des six cents francs réclamés à M^{lle} Chichichoux, plus une indemnité de trois cents francs pour l'essai d'intimidation que vous avez manifestement employé à son égard.

— Mais... s'étrangle la dame, cela représente...

— La somme totale, oui, madame... Veuillez vous retirer.

— Ça, c'est du nanan ! jubile le militaire qui, en défenseur victorieux, a pris le bras de sa « cliente » pour sortir, majestueux, de la salle.

J. C.

UN JUGE PEUT TROUVER SON MAÎTRE

D'ordinaire, dans les petites villes, les fonctionnaires se connaissent tous et tous sont bons amis. Mais, sans doute pour justifier la règle en y faisant exception, le directeur de l'école supérieure de cette sous-préfecture du centre était aussi mal que possible avec le juge de paix.

Or, il advint que ce directeur, étant en difficulté avec son boucher, se vit assigné à comparaître devant son ennemi.

Qu'allait-il se passer ? Toute la ville se le demandait. L'opinion générale était que le maître d'école n'y couperait pas d'une belle et bonne condamnation... C'était compter sans lui, car le bonhomme avait de la défense. Il le montra bien et s'arrangea pour mettre les rieurs de son côté.

— Alors, commença le juge, pouvez-vous nous dire pourquoi vous ne voulez pas payer votre boucher ?

— Qui.

— Eh bien, dites-le...

— Non.

— Ah ! prenez garde, monsieur ! Vous moqueriez-vous de moi ?...

— Pardon, monsieur le juge, pardon. Vous m'avez demandé, d'abord, si je pouvais donner mes raisons ; je vous ai dit oui. Vous m'avez ensuite demandé si je voulais les donner ; je vous ai répondu non. Ce n'est pas tout à fait pareil...

La fureur commençait à envahir le juge, d'autant plus que des ricanements se faisaient entendre dans l'auditoire. Le directeur poursuivait d'ailleurs froidement :

— Notez, monsieur le juge, que ce refus de parler n'est pas un refus d'ordre général. Je ne ferais aucune difficulté pour donner mes raisons à n'importe qui, mais je ne veux pas vous les donner à vous. Maintenant, monsieur le juge, si vous tenez absolument à ce que je m'explique, vous n'avez qu'à vous retirer un instant. Je m'engage, dès que vous aurez tourné les talons...

— En voilà assez, monsieur ! En vertu de l'article 918...

— Stupide !

— Quoi ?

— Je dis que l'article 918 est stupide. Je vous mets au défi de trouver, dans tout le code, un seul article me faisant défense de proclamer que les lois de ce pays sont grotesques et ridicules. Je n'ai pas le droit, par exemple, monsieur le juge, de dire que vous êtes un idiot ; mais j'ai le droit de dire que vous rendez vos jugements en vertu d'une série de textes qui constituent le plus beau tissu d'âneries qui soit au monde...

Le juge écumait. Mais que pouvait-il faire ? Il tenta de recouvrer sa dignité en hâtant la lecture du jugement :

— « Après audition des parties, etc., condamnons le sieur Foulon Lucien à payer au sieur Rigot André la totalité des sommes réclamées par celui-ci, etc., etc... »

C'était fini. Le magistrat, déjà, soufflait. Hélas ! le défendeur éleva la voix :

— Pardon, monsieur le juge, il manque quelque chose à votre jugement. Je suis chevalier de la Légion d'Honneur. Vous avez oublié de le stipuler. La loi me donne le droit d'exiger...

— Entendu ! Nous allons l'ajouter...

La chose fut faite. Il ne resta plus, ensuite, qu'à relire le jugement de bout en bout. Cela aussi, la loi le veut. Allait-on enfin en être quitte ? Au moment où le magistrat indiquait, selon la formule que le condamné avait trente et un jours pour former opposition, le directeur s'écria :

— Pas la peine. Je vous récusé. Et ceci pour partialité évidente. Il est de notoriété publique que nous ne sommes pas précisément camarades. Or j'exige — la loi m'en donne le droit — que les raisons de notre mécontentement soient inscrites au plumeau. C'est un fait, monsieur le juge, que vous possédez une très jolie femme. Et je me suis un jour permis de dire que vous mériteriez d'être cocu. Hélas, je n'avais pas remarqué que vous étiez auprès de moi...

Le juge se couvrit et s'éclipsa. Par la suite, une instance fut tout de même introduite, contre le directeur, pour outrage à magistrat...

Mais il est des procès que, dans l'intérêt même de la justice, il vaut mieux ne pas soutenir. Les choses s'arrangèrent... Et le juge fut déplacé. Sa situation, dans la ville, était devenue intenable...

S. B.

Plus forts que Léon Daudet !



En plein jour, à midi, deux voleurs écroués à la Santé, les nommés Fernand Sparenberg et Robert Biard, ont trouvé le moyen de s'évader... Les deux hommes, occupant une cellule à la septième division (prévenus), avaient été appelés au parloir par leur avocat. Ils trouvèrent le moyen de se cacher dans la cave, puis de gagner, de là, sans être aperçus, le chemin de ronde. Une échelle et une corde se trouvaient au pied du mur. Biard et Sparenberg s'en servirent pour franchir la muraille d'enceinte haute de huit mètres. Biard fut repris peu après. Quant à Fernand Sparenberg (ci-dessus), on espère le retrouver bientôt. (Rap.)

Voici les belles et longues journées !
Profitez-en le plus possible.

LA REVUE DE CAMPING

AU GRAND AIR

DONNE, DANS CHAQUE NUMÉRO,
DES ITINÉRAIRES EXTRÊMEMENT
INTÉRESSANTS ET VARIÉS QUI
VOUS FERONT PASSER DE
BEAUX DIMANCHES

AU GRAND AIR

EST EN VENTE PARTOUT
1 fr. le Numéro

Trois cadavres dans un palace

(Suite de la page 11.)

attribuée à la faim — reposaient, la tête trouée de balles, Madeleine Lenormand, l'infirmière de la Pitié, et la dame qu'il avait fait passer pour sa femme. On ne trouva aucun papier sur le cadavre de cette malheureuse, mais seulement, dans son sac, un vieux ticket des tramways de Chicago.

Ce détail mit la police sur la piste. On enquêta en Amérique et l'on apprit qu'après avoir divorcé l'ex-M^{me} Graval s'était livrée à diverses spéculations fort malheureuses avec les quelques centaines de milliers de francs (on était loin d'un milliard) qu'elle possédait. Ruinée, qu'aurait-elle fait aux États-Unis ? Elle revint en France, retrouva son ancien mari. Lors de leur seconde entrevue, il l'emmena aux Champs-Élysées et lui présenta la jeune infirmière ; à peine étaient-ils entrés dans l'appartement qu'il les tua toutes les deux.

Et là, près de deux corps, il se laissa mourir après avoir, dans son délire de dément, peint tous les murs couleur de sang.

J. P.

(Copyright by JEAN PERRIGAUD and
POLICE-MAGAZINE, Paris, 1939.)

PRIMES GRATUITES

offertes aux abonnés

de "POLICE-MAGAZINE"

habitant la France ou ses Colonies, qui
s'abonnent ou se réabonnent pour un an.

AU CHOIX :

Joli **PORTE-CLEFS** en métal chromé, avec saint Christophe ou avec coupe-cigare.

OU BIEN :

Superbe **ALBUM A PHOTOGRAPHIES**, couverture en beau maroquin bordeaux.

En raison des difficultés créées par les douanes étrangères, nous sommes dans l'obligation de supprimer l'envoi des primes dans les pays étrangers.

Joindre au montant de l'abonnement 1 fr. 50 pour frais de port et d'emballage de la prime choisie.

POLICE-MAGAZINE
Direction - Administration - Rédaction
3, rue Taitbout, PARIS (IX^e)
Téléph. : Taitbout 59-68. — Compte Ch. Post. 259-10. R.C. Seine 64-345.

Le Gérant : A. BESNARD.

Somnambule assassinée

PORT OF SPAIN — jadis Puerto de España — est la capitale de La Trinité, île anglaise dans la mer des Caraïbes, à une vingtaine de kilomètres du Venezuela. Dans cette île, possession britannique depuis 1797, l'esclavage a été aboli il y a exactement un siècle. Néanmoins, les 350 000 noirs qui y habitent sont toujours aussi superstitieux que leurs ancêtres africains.

Depuis quelques mois, un boutiquier du quartier de Saint-James, Napoléon Irbin Saint-Pierre, et sa femme ne dormaient plus. La nuit, à l'époque de pleine lune, ils entendaient dans leur maison des craquements sinistres, des chuchotements, des soupirs. Tout cela disparaissait à l'aube.

Notre maison est hantée, dit, dès le premier jour, Irbin à sa femme. Désormais, ils tremblèrent. Heureusement, leur fille Marie, jolie enfant de douze ans, n'en savait rien et ses parents crurent inutile de la mettre au courant des visites du fantôme. Par contre, ils firent appel à la science d'un sorcier, « l'obeah ». Pour quelques dollars, le sorcier se chargea de chasser le fantôme.

L'obeah arriva un soir, vers dix heures, muni de tout son attirail : trois bougies, trois bouteilles de rhum (pour étancher la soif du fantôme), un livre de prières écrites sur des feuilles en peau de porc, un crâne humain et un manteau noir. Marie dormait déjà.

Le sorcier plaça le crâne sur une table au milieu de la boutique attendant au logement, alluma les bougies, s'enveloppa dans son manteau noir, but du rhum directement au goulot d'une des bouteilles, puis s'assit par terre dans l'attente du fantôme.

Dans la main droite, il tenait un poignard en argent — seul métal que redoutent les esprits — et il marmottait sans arrêt des incantations mystérieuses.

Une heure se passa et le sorcier finit par s'assoupir. Napoléon Irbin et sa femme ne dormaient pas dans leur large double lit, restant immobiles de peur, dans l'obscurité. Un rayon de lune pénétrait obliquement dans la pièce et lui donnait un aspect fantastique. Soudain, quelque chose craqua. Le sorcier se réveilla en sursaut. Une ombre blanche entra dans la pièce. L'obeah se mit à dire de puissantes prières magiques. Aucun effet ! Le fantôme s'approcha de la table, jeta par terre le crâne et éteignit les bougies. Puis, il prit dans le buffet des assiettes, des fourchettes, des cuillers et les mit sur la table.

L'obeah prononça alors une formule qui ne doit servir d'habitude que contre Satan lui-même.

Le sorcier exécuta enfin la suprême manœuvre, celle qui est, dit-on, mortelle aux fantômes et parfois au sorcier : d'un bond, il sauta sur l'ombre et lui plongea le poignard d'argent dans le cœur. Un cri retentit, et une forme blanche s'écrouta sur le sol.

Le sorcier ralluma les bougies et vit alors que le fantôme était la petite Marie. Effrayé par son acte, il s'enfuit.

À l'aube, les parents de Marie, encore tout tremblants de frayeur, se levèrent enfin et découvrirent le cadavre de leur fille. Marie était somnambule, et cela lui coûta la vie.

L'obeah fut condamné à cinq ans de prison pour homicide par imprudence et pratique interdite de sorcellerie. Les parents de Marie quittèrent La Trinité et allèrent s'établir dans l'île française de la Guadeloupe.

ANDRÉ G. BLOCK.

IMAGES D'UN DRAME RIEN Q'UNE FLEUR

Solution du problème policier que nous avons posé page 5.

L'assassin est M. Rose. La victime, frappée à mort et ne pouvant écrire, a voulu cependant fournir une indication à la police. Snobby a pris une rose dans un vase de fleurs diverses et il l'a serrée entre ses doigts avant de tomber, ainsi que le montre une des photos (bas de page, à gauche). Il a désigné ainsi son meurtrier.

Vous aurez tous de beaux cheveux

J'envoie "gratuit et franco" mon livre précieux de bienfait contre : chute, démangeaisons, pellicules, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc... et activer repousse. Attestations admirables. Cela ne vous engage à rien, écrivez-moi : Sœur Haydée, des Bourdettes St-Agne, Route de Balma, TOULOUSE

PAGÉOL

tarit la blennorrhagie, assouplit la prostate, décongestionne et cicatrise les muqueuses des voies urinaires.

Communication à l'Académie de Médecine. Toutes pharmacies ou Ets Chatelain, 2, Rue de Valenciennes, Paris.

la Timidité EST VAINCUE EN 8 JOURS

par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 2 fr. en timbres. Ecrire au D^r P. M. FONDATION RENOVAN, 12, Rue de Crimée - Paris -

AUJOURD'HUI PARAÎT

Police-Roman complet et inédit



50 cmes le Numéro

Vient de paraître :

Docteur **PRÉVOST** de la Faculté de Médecine de Paris

2^e ÉDITION (1^{re} édition entièrement épuisée)

Le plus intéressant, le plus complet des **OUVRAGES RÉALISÉS** sur **LA VIE SEXUELLE**
Le Volume : **30 francs** EXCLUSIVITÉ HACHETTE

ÉDITIONS GÉNÉRALES DE PARIS, 171, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS-9^e

LES NOUVEAUX ARTICLES D'HYGIÈNE "INVISIBLES"



EN PUR "LATEX" AMÉRICAIN GARANTIS 5 ANS

sont absolument

Indéchirables !

N ^{os}	Désignation. Qualité.	la Dz	les 3 Dz
100	IVOIRE, fin.....	16f.	45f.
101	VELOUTÉ, extra-fin.....	18	51
104	PELURE, superfin.....	24	69
114	LATEX, invisible.....	28	78
106	SOIE CHAIR, lavable.....	35	99

Il n'est jamais envoyé moins d'une Dz du même N^o

RECOMMANDÉ : le n^o 114 « LATEX » invisible, d'une extrême finesse, mais indéchirable, et le n^o 106 « SOIE CHAIR » lavable (sécurité).

CATALOGUE illustré en couleur (20 pages de photos) de tous articles intimes pour dames et messieurs avec renseignements et prix.

ENVOIS rapides, recommandés en boîtes cachetées, sans aucune marque extérieure. (Discretion absolue garantie.)

PORT : France et Colonies : 2 fr. Étranger : 5 fr. Contre remboursement (sauf étranger) : 3 fr.

PAIEMENTS : par mandats-poste à la maison.

BELLARD - P. THILLIEZ
HYGIÈNE

55, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS-9^e
Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue. Magasins ouverts de 9 à 19 heures (vente discrète). Même maison : 24, Faug. Montmartre (boul.).

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE — Un an (avec prime) ... 75 fr.
Un an (sans prime) ... 60 fr.
Six mois (sans prime) ... 35 fr.
ÉTRANGER — Un an ... 73 fr.
Six mois ... 37.50

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux. Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 11 fr. pour un an et 5 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

3642-5-39. — IMP. CRÉTÉ, CORBEIL (S.-ET-O.)

POLICE MAGAZINE



↑ Une femme devenue folle, M^{me} Bierry, à Paris, voulait tuer ses enfants. Les voisins alertèrent la police. A gauche : M^{me} Bierry dans le car qui l'emmène. (Rap.) Une infirmière de l'hôpital Tenon, dans un accès de folie, a tiré sur un jeune médecin qui ne lui avait rien fait. Le malheureux est mort. A droite : la meurtrière. (Rap.)

César Franck, le « rondier » du « Paris », inculpé d'incendie volontaire, se défend comme il peut. Le voici (tête nue) descendant de l'épave. M André Guillon qui a accepté de défendre Franck vient à la prison. Remarquez le nouvel uniforme du gardien. (F. P.) →

On a procédé à la reconstitution du crime de Resiale, cet Italien qui tua son ami le navigateur Juguet et mit le cadavre dans une malle. (Fulg.) ↓



Près de la frontière belge, à Cognée-en-Chaussée, deux bandits ont attaqué les époux Lédune, épiciers. M^{me} Ledune a été tuée. Les deux policiers belge et française recueillent les dépositions de témoins. (N. Y. T.)